

# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS  
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.  
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX  
13, QUAI VOLTAIRE

19<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 958 — 21 Août 1875

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Combat de Newesinge. — (Dessin de M. Lix, d'après les documents de notre correspondant à Raguse.)



## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Troubles dans l'Herzégovine. — Le roi de Suède en Russie. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — L'embouchure du Tibre. — L'Eglise de bois, nouvelle, par Hippolyte Giron. — Pensées, par L. Dépret. — Questions et réponses, par Ch. Joliet. — Courrier de Constantinople. — L'Exposition de géographie, par M. de Compiègne. — Chronique musicale, par A. de Lasalle.

GRAVURES : Troubles de l'Herzégovine : Combat de Neve-singe; — le château de Trebigne; — reconnaissance de lanciers turcs sur la route de Klobouk; — le théâtre de l'insurrection (carte). — Le centenaire d'O'Connell à Dublin : Messe solennelle; — procession dans Laxville-street. — Le roi de Suède en Russie : Arrivée à Saint-Petersbourg; — grande retraite au champ des manœuvres. — Salon de 1875 : *Le Tibre*, près de son embouchure, tableau de M. J. Didier. — Le quatorzième anniversaire de l'avènement du sultan. — S. E. Serkis-Bey Ballian, ingénieur en chef de S. M. I. Abdul-Aziz. — Exposition de géographie : Les marionnettes javanaises.

## COURRIER DE PARIS

Nous commencerons par une bonne nouvelle. L'auteur de *Mireio* va rompre le trop long silence dans lequel il est resté depuis le jour où il publia ce livre célèbre. Le volume nouveau, écrit également en dialecte provençal, aura pour titre : *les Sabots d'or*. Le poète y a travaillé pendant plusieurs années, et tout fait présager un succès. Le moment est donc proche où la personnalité de Mistral va de nouveau se trouver en vue.

Cette personnalité-là m'a, je l'avoue, causé une des plus grandes surprises de ma vie.

Quand il fut question, pour la première fois, du beau poème qui a rendu Mistral illustre, je m'étais fait de son auteur la plus fautive idée. Je m'imaginai quelque méridional exubérant, au bavardage intolérable, à la vanité agaçante.

Songez donc! un troubadour fourvoyé en plein dix-neuvième siècle. Et puis j'avais eu l'occasion de rencontrer Jasmin qui, lui, réalisait trop bien le type de la prétention brouillonne et verbeuse.

C'était un torrent de paroles que Jasmin et aussi un amour-propre exubérant. Il faisait perpétuellement la roue.

C'est à son sujet que Saint-Marc Girardin, qui excellait à décocher le sarcasme, fit un jour ce commentaire charmant.

On lui avait présenté Jasmin.

Et celui-ci avait étalé, suivant son usage, ses défauts vraiment crispants, ne parlant que de lui et se faisant de la réclame avec une prolixité déplorable.

Après l'entrevue, on questionnait Saint-Marc Girardin sur l'impression qu'il lui avait produite.

— Une impression d'étonnement, dit-il. On m'avait annoncé une lyre, on m'a montré un tambour.

Or, ce qu'il y a d'inappréciable chez Mistral, c'est qu'il n'est pas tambour du tout. Il est vraiment tout en lyre. Cela, sans tomber dans l'excès contraire de la pose à la sentimentalité.

Non, quand on cause avec lui, on a devant soi une modestie sincère qui n'exclut pas une virilité énergique. L'œil regarde bien en face, limpide et loyal. Et jamais Mistral n'officie pontificalement.

Si on le complimente sur la beauté de son œuvre, il répond tout bonnement :

— Vous trouvez? Merci.

Il n'a pas l'air d'ignorer qu'il a du talent, ce qui serait inepte, mais il n'a pas l'air non plus de s'en enorgueillir, ce qui serait odieux; avec la conscience de sa valeur, il semble ne pas s'en attribuer le mérite, comme s'il pensait :

— Je suis un arbre qui porte des fruits savoureux, à ce qu'il paraît. Tant mieux! mais ce n'est pas ma faute.

Une chose qui surprend aussi beaucoup chez Mis-

tral, c'est la physionomie elle-même. Rien du barde, rien du dessus de pendule. A voir passer dans la rue cet homme carré d'épaules et solide sur sa base, à regarder ses traits ponctués par la moustache et la barbiche, on croirait avoir affaire à un officier en bourgeois, depuis surtout que la boutonnière de Mistral a été rehaussée de rouge par le ruban de la Légion d'honneur.

Lorsque *Mireio* eut la vogue que vous savez, personne n'en fut plus ahuri que Mistral. Il se figurait avoir écrit un livre qui intéresserait trois ou quatre cents gourmets de lettres; au lieu de cela, ce fut la popularité foudroyante.

Il n'en revenait pas.

Souhaitons pour *les Sabots d'or* le renouvellement de cette agréable stupéfaction. Le passé du père nous répond de l'avenir de l'enfant.

~ A propos d'enfant, avez-vous entendu parler de l'institution bizarre, mais philanthropique qui est en train de s'organiser sous le titre singulier de *Pouponnière*?

Ce nom pittoresque vous a déjà prévenus qu'il s'agit d'une innovation intéressant les bébés.

Pauvres bébés! Les tables de mortalité font à leur sujet d'horribles recensements.

Elles nous apprennent que, sur cent nourrissons, quatre-vingts meurent dans la première année aux mains et par le fait des nourrices qui les exploitent en les martyrisant.

C'est bien simple. Comme à chaque nouveau poupon la nourrice reçoit un denier à Dieu, il en est qui s'arrangent pour que ce ne soit pas long.

Sans compter qu'elles ont encore pour bénéfice toute la layette du petit mort.

Elles ne s'en cachent pas d'ailleurs, les misérables! J'en entendais un jour deux qui causaient dans une gare de chemin de fer :

— Celui-ci, disait l'une à l'autre en montrant l'enfant qu'elle portait, c'est le quatrième que je fais depuis sept mois.

— Tu les expédies vite, répondait sa collègue. Moi, je n'ai pas la même chance, j'en ai un qui n'en finit pas.

On a eu beau instituer des inspecteurs, on a eu beau créer à Paris un bureau spécial de renseignements qui se charge de contrôler les nourrices par l'intermédiaire des maires, les abus persistent, le chiffre des victimes ne diminue pas.

La *Pouponnière* a pour but de réagir contre ces traditions féroces. C'est comme qui dirait le *biberon-gamelle*.

L'allaitement artificiel sera donné à de nombreux enfants réunis dans une des plus belles propriétés des environs de Paris, le château de Plessis-Lalande, appartenant à Roger, l'ex-ténor.

Roger veut décidément être utile quand même à ses semblables. Il avait loué précédemment son château au docteur Fleury, qui y guérissait nos générations rachitiques et refaisait des moelles épinières à ses contemporains à l'aide de l'hydrothérapie.

Maintenant, au lieu de redresser l'humanité déformée par l'âge, il s'agira de former l'humanité encore au berceau.

Si le système des *pouponnières* prend, on verra de drôles de choses.

Le temps n'est peut-être pas loin où l'on inventera pour nourrir les enfants des procédés analogues à ceux que l'on emploie pour engraisser les volailles au Jardin d'acclimatation.

Je rêve déjà pour ma part la *mitrailleuse à lait*. Voyez-vous cela d'ici? Trente ou quarante bébés installés devant trente ou quarante orifices.

On tourne une mécanique. Le lait monte et les voilà qui tétent tous à la fois.

Progress, tu n'es pas un vain mot!

~ Un des événements de la semaine qui s'achève aura été la joie des entrepreneurs de bains froids.

Ils étaient désespérés. L'été de 1875 leur semblait irrémédiablement perdu.

Soudain le baromètre et le thermomètre sont pris d'une fantaisie inattendue. La foule accourt, les recettes montent. Sauvés, mon Dieu!

En vérité, c'est une étrange profession que celle-là. Elle est sans cesse ballottée entre la famine ou l'indi-

gestion. Pas de milieu. Ou la solitude complète ou l'encombrement effaré.

Dans certaines années, les bénéfices sont immenses, dans d'autres, ils ne sont pas du tout.

Je pourrais vous citer tel grand établissement de bains froids qui tour à tour donne jusqu'à 50 p. 100 de dividendes, ou ne donne pas même d'intérêt.

A ce propos, une singularité peu connue.

Mon homonyme, le docteur Véron, du temps qu'il était directeur de l'Opéra, se trouva un beau matin, par suite d'un héritage, en possession de cent actions d'une école de natation parisienne.

Il en résulta pour lui la plus cocasse des situations. Aussitôt qu'il faisait beau, l'été, il s'enrichissait comme actionnaire et se ruinait comme directeur, de sorte qu'il ne savait jamais s'il devait se réjouir ou se désoler.

Lorsque le soleil se mettait à briller :

— Mes bains vont être pleins, pensait-il.

Et il s'épanouissait.

Mais aussitôt, pris de remords :

— Ma salle sera vide.

Et il faisait une affreuse grimace.

Au bout de six mois de ce duel sous un crâne, il n'y tint plus et vendit ses actions. Il y avait de quoi devenir enragé.

~ Quand nos législateurs nous reviendront, les spécialités pharmaceutiques vont passer un mauvais quart d'heure.

Vous savez, en effet, que la proposition du vicomte de Lorgeril a été prise en considération et qu'un impôt assez lourd sera frappé sur les produits.

Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est avec quel cynisme commercial se fait l'exploitation de certains d'entre ces produits que trompette la réclame.

Un fonds de *remède spécial* se négocie comme une charge de notaire.

Vous voyez, par exemple, sur les murs :

## TRAITEMENT DU DOCTEUR TROIS ÉTOILES

Et vous vous imaginez qu'il y a en effet un docteur Trois-Étoiles de par le monde.

Allons donc!... Si ce docteur a existé, il est décédé depuis cinquante ans, et ce sont des entrepreneurs quelconques qui reçoivent les clients et leur donnent des consultations plus ou moins illicites.

Un de ces entrepreneurs-là avait un aplomb inouï. En voilà un qui ne se gênait pas pour afficher sa cupidité!

Se faisant passer pour docteur de je ne sais quelle Faculté étrangère, il recevait ainsi son client :

— Docteur, je vous salue.

— Monsieur...

— Docteur, je viens vous consulter.

— Fort bien, monsieur... Qu'est-ce que vous avez?

— Je souffre de la tête; l'estomac me pèse, la poitrine...

— Non, pardon... Ce n'est pas ce que je vous demande... Qu'est-ce que vous avez de fortune?

— Hein?

— J'ai besoin de le savoir pour combiner mes ordonnances.

Vous avouerez que le fisc ne fera pas mal d'étriller un peu ceux qui suivent les traces de cet aimable farceur.

~ Un chanteur de talent vient de mourir. Il s'appellait Caillot.

On oublie si vite, que ce nom ne vous rappelle peut-être rien.

Peut-être avez-vous oublié ce très-remarquable baryton qui avait pris pied à l'ancien Théâtre-Lyrique et qui avait conquis une réputation définitive, si ce théâtre d'un jour n'avait manqué sous lui, et si, d'autre part, la maladie n'était venue le prendre à la gorge.

Singulier rapprochement! Il en fut saisi, ce cher Caillot, à son début et à sa fin.

A son début quand, sortant du Conservatoire, il était, en 1868, l'idole des Versaillais au grand théâtre de notre seconde capitale.

A la fin de cet hiver, lorsque je recontrais à Nice le pauvre garçon, il était déjà aphone, languissant, perdu.

Comme toujours, il faisait des projets d'avenir... et la tombe était là.



Par la pénurie d'artistes qui court, la perte d'un homme de cette valeur mérite un regret.

~ Il faut du zèle, pas trop n'en faut.

On annonce que des mains pieuses organisent une exposition générale des œuvres du peintre Tassaert.

Dès le principe, lorsqu'il s'est agi de rendre à des peintres illustres cet honneur posthume, nous avons prévu qu'il ne tarderait pas à dégénérer en banales manifestations. C'est ce qui arrive.

M. Tassaert n'était pas un artiste sans valeur, nous vous l'accordons. Mais, en somme, il ne brillait qu'au second rang et se serait complètement éclipsé si on avait voulu le mettre au premier.

Pourquoi, dès lors, donner à ses œuvres une importance qui ne leur sied pas? pourquoi le mettre sur la même ligne qu'un Ingres, qu'un Corot, qu'un Delacroix?

Ce n'est à coup sûr pas parce qu'il s'est suicidé, car il serait odieux de faire de cette mort lugubre un prétexte à réclame. Mais, en vérité, nous avons beau chercher, nous ne comprenons pas quelle raison peut militer en faveur de l'exposition qu'on annonce.

Le bon vouloir des amis de M. Tassaert aurait mieux fait de se manifester quand il était vivant encore et qu'un peu d'aide l'aurait empêché peut-être de mettre à exécution sa résolution fatale.

Dans tous les cas, ce n'est rendre un service ni à l'artiste ni à l'art, que de prodiguer ainsi un honneur qui ne devrait être octroyé qu'à titre tout à fait exceptionnel.

Ne comprenez-vous pas que le public agacé tournera le dos à vos exhibitions, si vous les multipliez sans discernement? Il en est de cela comme des statues. Quand il s'agit d'un véritable grand homme, elle le relève; dans le cas contraire, elle l'écrase.

Il n'y a pas que le pavé, il y a le piédestal de l'ours.

~ C'en est fait, Arsène Houssaye renonce à la tâche qu'il avait entreprise dans un moment d'audace et de bonne volonté.

Sa démission de directeur du Théâtre-Lyrique *in partibus* est définitive. A qui le tour? Arsène Houssaye a rencontré dans l'accomplissement de son œuvre des difficultés et des résistances qui l'ont découragé. Il y avait de quoi. Et, pour notre part, nous n'avons jamais bien auguré du résultat de l'entreprise.

Arsène Houssaye doit, au fond, être enchanté d'avoir pu se retirer de la bagarre où il s'était engagé on ne sait comment, lui, qui est un contemplatif et un fantaisiste plutôt qu'un homme d'action.

Reste la question du Théâtre-Lyrique. Quelle solution recevra-t-elle? Cette question nous paraît insoluble, parce que le combat entre les nouveautés et les reprises y engendrera toujours des tiraillements inévitables.

Toujours on prétextera les intérêts des jeunes compositeurs pour obtenir le privilège d'un théâtre lyrique. Toujours on finira par aller chercher dans le vieux répertoire pour empêcher ce théâtre de mourir d'inanition.

C'est Gustave Planche, je crois, qui avait résumé d'un mot la situation, qui ne s'est pas modifiée depuis.

— Avec le Théâtre-Lyrique, disait-il, on croit entrer dans une pépinière et l'on se trouve dans un cimetière.

~ La bienfaisance a trouvé une nouvelle formule pour battre le rappel des écus.

Je veux parler de ces fêtes où les comptoirs sont tenus tantôt par des femmes du monde, tantôt par des artistes dramatiques.

La dernière de ces réunions de charité a produit un chiffre si respectable (30,000 fr.) qu'on n'en restera certainement pas là.

Le débit des sourires finira par devenir une profession régulière.

Mais pourquoi le sexe fort laisserait-il à l'autre le privilège de ces fêtes charitables?

L'homme est laid, je n'en disconviens pas. Je reconnais volontiers qu'il est infiniment plus agréable de regarder M<sup>lle</sup> Pierson qu'une tête à lunettes ou à barbe.

Pourtant la curiosité publique ne serait peut-être pas moins surexcitée, si l'on savait s'y prendre, par des fêtes où l'élément masculin serait habilement exploité.

Imaginez, par exemple, une fête littéraire qui réunirait toutes les notabilités du roman, de la poésie, du théâtre, de la presse.

Croyez-vous qu'il n'y aurait pas foule pour venir voir ces illustrations ainsi groupées au profit des pauvres et vendant elles-mêmes leurs propres œuvres?

De même pour une fête artistique qui rassemblerait les principaux peintres et sculpteurs.

Et une fête académique donc! Quel délicieux intermède comique cela ferait dans la vie parisienne!

Tout cela est à creuser, mais dès à présent on peut affirmer qu'il y a quelque chose à faire.

~ Grand émoi parmi les pêcheurs à la ligne.

On leur a retiré le droit de pêcher la nuit dans la Seine, et par le temps brûlant que nous avons, vous m'avouerez qu'il est dur d'en arriver à être réduit à cuire en plein midi sous le soleil caniculaire qui nous calcine.

Las de gémir sous l'oppression, les pêcheurs à la ligne essayent de secouer le joug.

Une pétition, signée par 80 porteurs de licences de pêche, vient d'être adressée au préfet de la Seine.

Elle appelle l'attention de ce magistrat sur une mesure qui est, disent-ils, *injuste, nuisible et inhumaine*.

Je me rappelle qu'autrefois c'était la nuit que se faisaient à Paris les plus belles pêches; le pont des Invalides, notamment, était hanté tous les soirs, à partir de dix heures, par un pêcheur qui, du haut du parapet, faisait filer une ligne de fond de plus de cent mètres de long.

Il fallait voir quelle affluence il y avait pour voir relever cet engin curieux. Par les bons temps, le pêcheur du pont des Invalides tirait quelquefois d'un seul coup jusqu'à douze ou quinze poissons de deux à trois livres chacun.

Séance tenante, il les vendait aux amateurs qui s'en allaient, tout fiers de les emporter pour leur déjeuner du lendemain.

Lorsque l'interdiction de pêcher la nuit arriva, elle porta un coup funeste au brave homme, qui se nommait Despois et exerçait, rue du Four, la double profession de tailleur et de concierge. Une maison bien gardée, par parenthèse.

Le père Despois ne put trouver ni dans l'aiguille ni dans le cordon une consolation suffisante, et il mourut trois mois après l'interdiction de la pêche en question.

Puisse la mémoire de ce martyr attendrir la préfecture de police et aider au succès de la requête qui lui est présentée!

~ Une grande fête littéraire se prépare.

On a inauguré à Saint-Malo la statue de Chateaubriand. A cette occasion, on va remettre ce grand nom dans la balance et en peser de nouveaux mérites.

On a même commencé déjà.

Il y a un déchet universellement constaté. Nous croyons toutefois que pour apprécier justement la valeur de Chateaubriand il ne faut pas se contenter de regarder ses œuvres, il faut aussi peser l'influence qu'il a exercée sur toute une génération littéraire.

Cette influence a été considérable et décisive. Il a, le premier, posé les échelles pour donner l'assaut aux vieilles formules classiques.

Il a été le héraut d'armes du romantisme.

Comme tous les hérauts, il était empanaché et rehaussé de clinquant. Mais c'est chose inévitable.

Dans toute œuvre, fût-ce une œuvre de génie, il faut faire la part de la mode.

Chateaubriand arrivait au milieu de cette absurde littérature du premier empire qui fut le plus hideux mélange de prétention et de platitude.

Du premier coup, il fut écoeuré et rompit avec ses contemporains.

Mais il y avait du mauvais goût dans l'air; il en respira sans le vouloir, sans le savoir.

Doit-on pour cela le démolir, comme font ces critiques d'estaminet qui ont cru tuer un homme d'un mot en vous disant :

— Lamartine!... peuh!... un geigneur!

Ou bien :

— Ne me parlez pas de Chateaubriand..... une ganache!

Tâchez donc d'être ganaches ainsi, eunuques de lettres, qui ne faites rien et décriez tous ceux qui ont fait quelque chose!

La vérité est que beaucoup de choses ont vieilli dans le bagage de Chateaubriand.

Aujourd'hui, nous ne pouvons plus lire sans écoeurement certaines tirades ampoulées de *Réné* ou d'*Atala*. Mais ce n'est pas la faute de Chateaubriand, c'est la faute de son époque.

Il peut y avoir un corps vigoureux et harmonieux sous un costume ridicule.

D'ailleurs, les *Mémoires* et les *Fragments politiques* suffiraient à faire vivre Chateaubriand.

Quant à l'homme privé, il fut, il faut bien le dire, pétri d'un amour-propre intolérable. C'était un pape qui croyait à son infailibilité. Aussi fut-il profondément irrité par le succès des nouveaux venus dont la réputation vint disputer le soleil à la sienne.

On nous contait hier à ce propos une anecdote inédite qui est tout à fait caractéristique.

C'était à l'Abbaye-aux-Bois, où Chateaubriand trônait d'ordinaire. On avait annoncé pour ce soir-là la venue d'un jeune poète qui en était à ses débuts, mais dont on commençait à affirmer le talent. Le jeune poète arriva, en effet, et, avec une certaine recherche de timidité, se met à réciter trois ou quatre pièces de vers à la fois simples et passionnées, rejetant les vieux moules et les emphases banales.

Ce jeune homme, c'était Alfred de Musset.

Quand il eut fini, Chateaubriand, qui avait écouté d'un air mécontent, fut questionné par quelqu'un sur ce qu'il pensait de ce qu'il avait entendu.

Et plissant dédaigneusement la lèvre :

— Je n'aime pas, fit-il, qu'on mène la Muse à la guinguette.

La prétendue guinguette vivra plus longtemps que le temple où Chateaubriand s'adorait lui-même.

~ Nous sommes dans une ville d'eau.

Passé un monsieur à la boutonnière chamarrée. Deux baigneurs le regardent.

— Sais-tu qui c'est?

— Oui.

— Il se fait appeler le comte de Saint-Alberti.

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom à Paris.

— Naturellement. C'est un de ces curieux personnages qui voyagent toujours de la mer aux Pyrénées, des Pyrénées à Nice, faisant une certaine figure, mais n'osant pas s'approcher, avec leur titre d'emprunt, de la Préfecture de police, qui les démasquerait.

— Très-curieux!

— Oui, mon cher, ils sont comme cela deux ou trois douzaines. On les appelle la noblesse de wagon.

~ Autre écho de la plage :

La belle M<sup>me</sup> X qui est à \*\*\* avec son mari, le plus débonnaire des hommes, fait la flirtation à outrance avec deux galants, l'un solide et trapu, l'autre maigre et allongé. On la rencontre sans cesse flanquée de ses deux adorateurs.

— Drôle de duo, disait quelqu'un.

— Pourquoi donc?

— A eux deux ils font le canif, l'un est le manche, l'autre est la lame.

Gare au contrat du pauvre M. X...!

~ Même provenance.

A Puys, se promenait l'autre jour un baigneur qui eut jadis des démêlés avec la cour d'assise pour faux en écritures.

Quelqu'un qui ignorait ce passé demande à Dumas fils :

— Connaissez-vous la profession de ce monsieur?

— Oui... calligraphe méconnu.

PIERRE VÉRON.





RUSSIE. — Arrivée du roi de Suède à Saint-Petersbourg. — (D'après le croquis de M. G. Broling, notre correspondant à Saint-Petersbourg.)

## LE CENTENAIRE

DE O'CONNEL

La fête commença le jeudi 5 août par une cérémonie religieuse dans la cathédrale de Marlborough-street. Sept mille personnes s'y trouvaient réunies. Le cardinal Cullen officiait; il était entouré de tous les évêques d'Irlande. Parmi les assistants, on remarquait les évêques de Nantes, de Bâle et de Constance; les princes Radziwill et Czartoryski, M. Windhorst, chef du parti du centre au Parlement allemand. L'archevêque de Cashel prononça l'éloge d'O'Connell. Auparavant, le cardinal Cullen donna, au nom du pape, la bénédiction à toute l'assistance, pieusement prosternée.

Le lendemain vendredi, eut lieu la procession qui se composait de plus de cent mille personnes; elle s'étendait sur une distance de plus de dix kilomètres. C'était un spectacle magnifique; d'innombrables bannières étincelantes de broderies d'or et d'argent, des quantités de dra-



LE CENTENAIRE DE O'CONNELL A DUBLIN. — Messe solennelle dans l'église de la rue Marlborough.

La bénédiction du clergé par le cardinal Cullen. — (Croquis de M. Lumley.)

peaux irlandais, français et américains, toutes les corporations dans leurs riches costumes moyen âge, des députations d'Angleterre et d'Écosse, tout cela formait un ensemble des plus pittoresques. A la place d'honneur du cortège se trouvaient le clergé, la famille O'Connell, les membres irlandais du Parlement, et enfin les municipalités de Dublin, le lord-maire en tête. La voiture dans laquelle O'Connell avait été traîné en triomphe à sa sortie de prison figurait dans la procession. Lorsqu'on passa dans Thomas Street, où Robert Emmet fut exécuté, la musique joua une marche funèbre et toute l'assistance se découvrit.

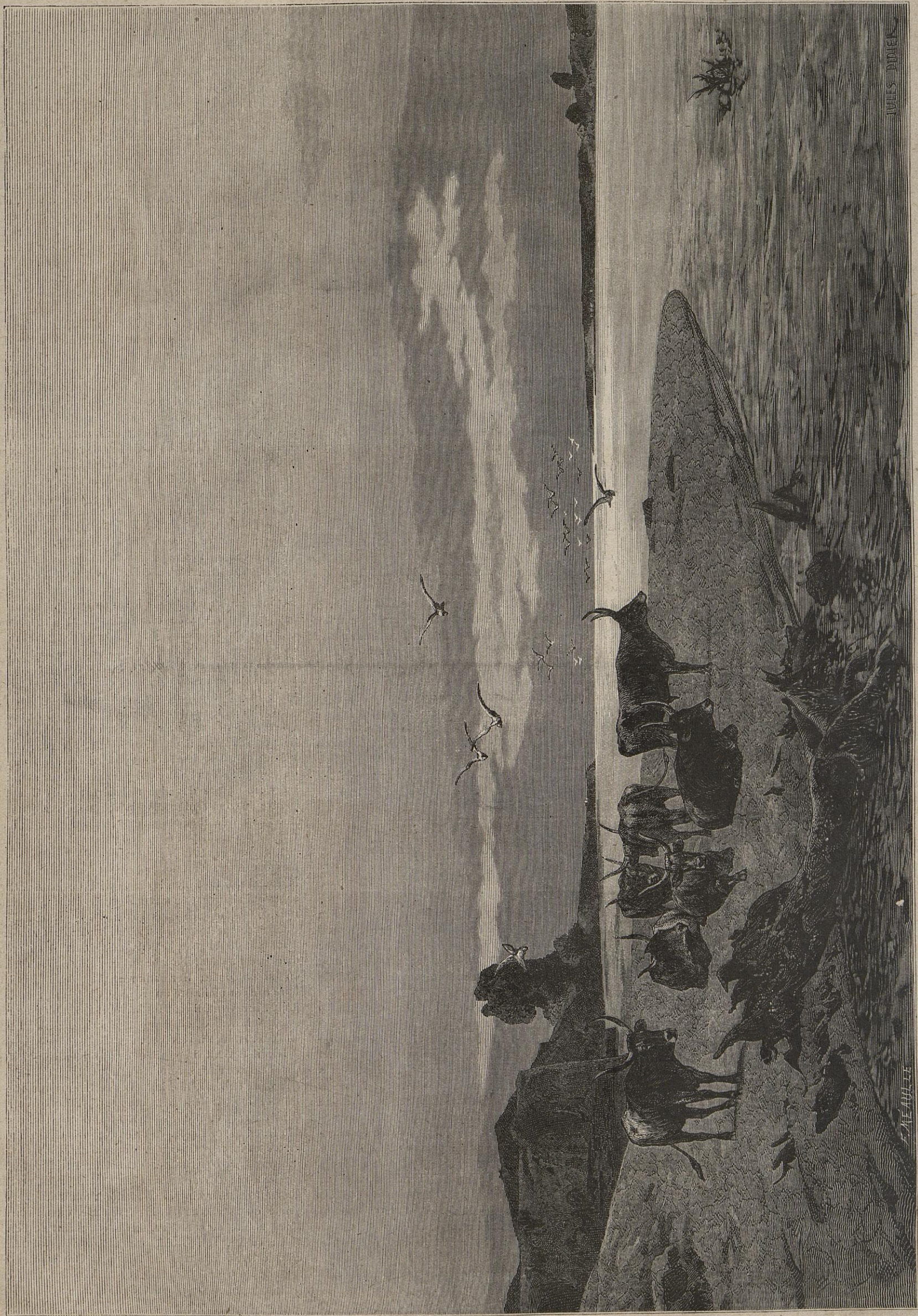
## LE ROI DE SUÈDE

EN RUSSIE

Nous publions dans le présent numéro deux dessins relatifs au séjour du roi Oscar de Suède à Saint-Petersbourg.

Le premier représente son arrivée à la gare de Cronstadt. Le roi de Suède est assis





ITALIE. — Le Tîbre près de son embouchure. — Tableau de M. J. Didier (Salon de 1815). — Dessin de l'auteur.



à la droite du czar, dans un dorsi conduit par un moujik à la longue houppe serrée à la taille, coiffé d'un chapeau écrasé de forme en cuir verni, et traîné par deux magnifiques trotteurs Orloff à robe noire et à tous crins, dont le harnais, formé d'étroites lanières en cuir de couleur rougeâtre, garnies de piécettes de cuivre, est des plus pittoresques et des plus commodes.

Notre second sujet est relatif aux grandes manœuvres qu'exécute en ce moment l'armée russe, manœuvres que le roi de Suède suivait chaque jour avec le plus vif intérêt.

Le soir de la première grande revue, toutes les musiques de la garde impériale sont venues se masser en une profonde et épaisse colonne en face du roi de Suède, du Czar, de la famille impériale, entourée du grand état-major général, ainsi que des attachés militaires des différents États de l'Europe. En avant du front des musiques se tenaient les tambours-majors tout chamarrés de dorures et de galons, appuyés sur leurs hautes cannes à pomme d'argent garnies de glands en soie rouge et de filigranes d'or. Rien de plus curieux et de plus pittoresque que ce pêle-mêle d'uniformes éclatants et typiques, où se trouvaient confondus les tuniques blanches à poignets et collets rouges galonnés d'or, les casques surmontés de l'aigle à deux têtes en argent des Chevaliers-gardes de l'impératrice et de l'empereur; la tunique écarlate ornée de cartouchières d'ivoire, le kolback d'ours noir où brillait l'aigle russe; des Cosaques, le dolman rouge à brandebourgs jaunes, la culotte verte collante enfermée dans les bottes à la Souwaroff des Hussards; le schapska rouge et le kurka vert à plastron écarlate des Lanciers; le casque si pittoresque des Grenadiers à cheval avec sa chenille noire placée en travers et terminée par une longue flamme écarlate flottant entre les deux épaules; l'uniforme sombre des Dragons, les casques en cuir au panache de crin noir, les plastrons rouges ou bleus des régiments d'infanterie Preobrajenski, Semenowski, Ismaïlofsky, Chasseurs de Finlande, Gardes de Moskow, etc., etc.; le haut shako pointu en cuivre, dont la forme remonte à l'impératrice Catherine, des Grenadiers de Paulowsky, le bonnet fourré à fond rouge sur le devant duquel brille la croix grecque en cuivre des Chasseurs de la famille impériale; le plastron de velours noir des Sapeurs du génie et des Artilleurs, etc., etc.

A un signal donné par un chef de musique qui leur faisait face, monté sur une petite estrade en briques, les musiques exécutèrent avec le plus grand ensemble la marche royale de Suède, l'hymne russe, puis, faisant volte-face et se mettant en mouvement, entonnèrent la grande retraite, se séparant entre elles au fur et à mesure qu'elles passaient devant leurs campements respectifs, pendant que le czar et son royal hôte reprenaient le chemin de Saint-Petersbourg, escortés des Circassiens au casque persan, vêtus d'une veste écarlate galonnée d'argent entr'ouverte sur la fine cote de mailles du Caucase, au pantalon gris-bleu serré au-dessous du genou par une bride jaune recouvrant des souliers écarlates armés de l'éperon acéré à trois pointes, aux cartouchières d'argent, aux armes damasquinées et niellées, et des Lesghiens au bonnet conique en peau brune, à la tunique écarlate galonnée argent, échancrée à l'épaule et laissant passer les manches bleu de ciel de la veste, portant en sautoir la cartouchière damasquinée de Toula et la poire à poudre en ivoire incrustée d'argent, et chaussés de bottes en cuir jaune renfermant le large pantalon vert à la mameluck. Tous ces cavaliers, escorte habituelle de l'empereur, étaient superbes d'entrain et d'allure sur leurs chevaux bais à tous crins, aux jambes fines et nerveuses.

DICK.

## L'INSURRECTION DE L'HERZÉGOVINE

L'ANNÉE 1875 marquera parmi celles qui auront vu naître le plus d'incidents propres à inquiéter le repos de l'Europe. De ce nombre est l'insurrection de l'Herzégovine, qui vient encore une fois attirer l'attention sur les affaires d'Orient.

Fidèle à son programme de tenir sans cesse ses lecteurs au courant de toutes les questions d'actualité, le *Monde illustré* publie aujourd'hui une série de gravures

propres à leur donner une idée exacte de la topographie de l'Herzégovine et à les initier aux péripéties de la lutte que ses rudes montagnards ont entreprise contre les Turcs.

La grande gravure qui occupe notre première page représente un épisode étonnant du combat de Neve-singe, livré le 4 août, par 1,400 insurgés, à la brigade turque de Sélim-Pacha. L'avantage est resté aux Herzégoviens, qui, contre toute attente, étaient armés de fusils à longue portée et à tir rapide. Sélim-Pacha est tombé blessé pendant l'action et a perdu quelques soldats.

On trouvera ensuite deux vues, dont l'une représente le château fort de Trebigne, assiégé par les insurgés; et l'autre une reconnaissance de lanciers turcs, le long de la Trebiensintza, sur la route de Klobouck, à un kilomètre de Trebigne. Le gros des forces insurrectionnelles est concentré sur ces points; ils sont donc dignes d'attirer l'attention.

Enfin, nous donnons une carte de l'Herzégovine, qui permettra de suivre toutes les phases d'une guerre de partisans, pour l'intelligence de laquelle nous devons entrer dans quelques détails.

L'Herzégovine, bornée au nord par la Croatie, au sud par le Monténégro, à l'est par la Bosnie, au sud-ouest par la Dalmatie, ne contient guère que 350,000 habitants. Ce petit pays n'est important ni par l'étendue de son territoire ni par le chiffre de sa population; mais sa situation géographique et ses souvenirs historiques donnent néanmoins un intérêt particulier à la prise d'armes contre les Turcs.

Les Herzégoviens ne peuvent oublier qu'ils faisaient autrefois partie de l'ancien royaume de Croatie, et qu'ils ont été cédés, malgré eux, à la Turquie par le traité de Karlowitz, en 1699.

Il faut tenir compte aussi des lacunes et des imperfections de l'administration turque, de l'esprit frondeur des habitants excités par leurs voisins, des haines de race et de religion.

Il y a lieu de se demander, maintenant, si les progrès de l'insurrection ne rendront pas sa compression fort difficile pour la Porte. Circonsrite aujourd'hui au nord par la vallée de la Narenta, au sud et au sud-ouest par la frontière du Monténégro et de la Dalmatie, elle puise dans ces provinces des secours en hommes et en munitions qui aggravent à tous égards son caractère et sa portée par le voisinage de l'Autriche. Aussi, malgré les sages prévoyances de la diplomatie européenne, il est permis d'avoir quelques craintes sur le résultat de son issue.

F. LE BESCHU DE LA FAYTS.

## COURRIER DU PALAIS

QUAND on ouvrit le testament de l'historien Michelet, on y lut cette phrase : « Je serai transporté au cimetière le plus voisin, avec l'appareil le plus simple; plus tard, à la mort de ma femme, un tombeau commun de famille pourra être élevé. »

Michelet est mort à Hyères, et le testament avait été écrit à Hyères en 1872, mais recopié la même année à Paris de la main du testateur. Que fallait-il entendre par ces mots : « Le cimetière le plus voisin ? » Michelet avait toujours demeuré à Paris, et il habitait depuis bien longtemps un appartement rue d'Assas; devait-on inhumer le célèbre écrivain au cimetière de ce village où, par hasard, il avait terminé ses jours, ou bien était-il nécessaire de transporter le corps à Paris, au cimetière Montparnasse? Tel est le procès qui a donné à M<sup>e</sup> Allou l'occasion de prononcer en moins de quarante minutes une petite plaidoirie pleine de raison, de cœur, de mouvement et de délicatesse. M<sup>e</sup> Allou représentait devant le tribunal la veuve du défunt et ses exécuteurs testamentaires, MM. Quicherat et Henri Celliez, qui demandaient, — a-t-on besoin de le dire? — que le corps fût transporté à Paris. La principale et, selon moi, la seule difficulté pour l'éminent avocat était de ne pas avoir d'adversaires; les héritiers, représentés par le gendre de M. Michelet, après avoir donné, et fait prévaloir provisoirement une interprétation contraire, s'en rapportaient à la justice.

Pouvait-on supposer que ces mots : « Le cimetière le plus voisin » eussent été écrits avec la prévision de la mort surprenant le testateur dans un séjour accidentel à deux cents lieues de la grande cité qu'il avait tant aimée, au sein de laquelle il avait obtenu tous ses succès d'écrivain? Après la plaidoirie de M<sup>e</sup> Allou, le jugement rendu par le tribunal a répondu à cette question de la façon la plus précise : « Non, il n'a pas voulu être enterré là où le hasard des voyages ou de la maladie l'aurait fait surprendre par la mort; si telle avait été son intention, il l'aurait clairement, formellement exprimée; tous les écrits, les notes et les correspondances de Michelet témoignent de sa volonté persistante d'être enterré à Paris, où il est né, où il a vécu, où se trouvait le centre de ses travaux et de ses amitiés, où il a obtenu ses succès comme professeur, historien et publiciste; il a écrit lui-même qu'il désirait faire à Paris « ce long séjour, bien autrement long que la vie! »

Le corps sera donc exhumé du cimetière d'Hyères pour être transporté au cimetière Montparnasse, le plus voisin de son domicile.

Les débats émouvants qui ont eu lieu, cette semaine, devant la cour d'assises de la Seine, ont occupé deux longs jours, et c'est à peine si j'ai pu rester une heure en tout dans la salle d'audience. Ne croyez jamais qu'il soit possible de se blaser sur ces douloureuses catastrophes. Quant à moi, il me semble que, plus je vois de ces procès criminels dans lesquels sombre le bonheur de toute une famille, moins je suis apte à conserver le calme de mon esprit en présence de ces tableaux navrants. J'en suis encore à comprendre la curiosité de cet auditoire qui vient là sans y être forcé. Il s'agissait d'une accusation de parricide, et, en vérité, je m'y suis repris à quatre fois pour consacrer une heure à ces débats. Pendant le premier quart d'heure, j'ai écouté une partie de l'interrogatoire subi par Auguste Rocques, l'accusé, et je regardais avec émotion cet homme qui a passé trente ans, dont le visage est régulier, dont l'expression est encore juvénile, et qui aurait assassiné sa mère à coups de barre de fer, après avoir essayé de l'étrangler. Je connaissais l'acte d'accusation, et, tout en écoutant, je pensais à cette veuve de soixante-sept ans, si fière et si heureuse de ses trois fils. Le premier est à la tête d'une maison de commerce importante, le second est inspecteur des études dans un lycée de Paris; le troisième... Ah! le troisième, Auguste Rocques, avait un peu hésité avant de se choisir une carrière, il paraissait manquer de volonté et surtout de persévérance, il était capricieux, nerveux, violent même; mais sa mère l'aimait comme les deux autres, et, comme les deux autres, il paraissait aimer sa mère. Sa vie n'est pas des plus régulières; mais il a fait preuve de bons sentiments; la fougue de la jeunesse une fois passée, il se rangera; il fera son chemin; il arrivera! Qui n'eût pensé, qui ne penserait, et avec raison, comme la veuve Rocques; que de jeunesse agitées ont repris tout naturellement le droit chemin. Mais enfin, il faut bien le dire, voilà de mauvais présages qui changent en alarmes cette quiétude, qui altèrent cette confiance dans l'avenir. Le jeune homme commence à n'être plus jeune, et, à plusieurs reprises, il lui faut de l'argent, beaucoup d'argent; il en prend dans la caisse dont il a la direction, grâce à son frère, on lui pardonne, et, cette fois, il va faire avec sa maîtresse un voyage d'agrément en Belgique. Il revient, il est dans la gêne, il n'a plus de ressources, il demande de l'argent à sa mère, il en exige d'elle, et enfin, un jour....

Ici, il devient impossible de raconter ce qui s'est passé dans ce couloir sombre de l'appartement qui n'a eu que deux témoins, le criminel et sa victime que l'on a trouvée morte. Vers la même heure, Rocques entrait dans un café et il envoyait 130 francs à sa maîtresse, 130 fr. en or, et 200 fr. en or ont été pris dans un placard chez la veuve Rocques. L'accusé niait, mais je lui trouvais trop d'assurance. On a tout dit et tout écrit sur la tenue des accusés devant leurs juges, et l'on pourrait résumer ainsi la discussion : toute attitude est bonne quand elle ne paraît pas affectée, quand elle est l'élan naturel du caractère, du tempérament de l'individu; calme, sang-froid, trouble, craintes, larmes, cris, colères, indignation, tout peut être sincère ou suspect. Je ne sais pourquoi il semblait que, dans ces froides dénégations, il y avait une sorte de défi de rien découvrir.

Quand je revins, deux ou trois heures après, on en était à l'audition des témoins. Non! aucun d'eux n'avait vu



le jeune homme entrer dans la maison de sa mère, ou en sortir le jour du crime; non, il n'y avait pas un seul témoin direct, pas un témoin *de visu*; mais, pendant ce second quart d'heure, j'entendis déposer la maîtresse de l'accusé. Celui-ci était rentré à neuf heures; elle s'était élancée à sa rencontre pour l'embrasser, mais il l'avait repoussée avec une colère sans cause, une colère incompréhensible! Puis il avait prononcé des mots sans suite; il s'était accusé d'avoir tué sa mère, il avait pleuré, il s'était traité lui-même « d'indigne misérable. » Enfin, il avait refusé de s'expliquer; pendant la nuit, il avait eu le temps de reprendre son sang-froid, et, le lendemain, quand son frère venait lui annoncer que leur mère avait péri victime d'un assassinat, il faisait signe à sa maîtresse, ainsi qu'à une de leurs voisines, de garder le silence sur le délire passager auquel il avait été en proie la veille. A peine dans la rue, il était rentré tout à coup pour prendre une brosse mouillée et frotter le bas de son pantalon, en disant: « Je crois que j'ai là une tache. » Les deux femmes, la maîtresse de l'accusé et la voisine ont été entendues successivement, et elles ont raconté cela simplement, comme elles l'avaient vu, sans hésiter et sans se contredire.

Le lendemain, le troisième quart d'heure a été consacré à entendre l'exorde de M. Imgarde de Leiffenberg, qui prenait la parole pour la première fois. Les réquisitions de M. le procureur de la République ont été d'une clarté et d'une sobriété rares. Si, au point de vue de l'éloquence judiciaire, de la période arrondie, des rapprochements et des déductions philosophiques, cette méthode de se renfermer dans les faits et de les laisser, pour ainsi dire, être éloquentes eux-mêmes, peut paraître un peu sèche, elle est certainement plus forte, plus sûre, et elle a quelque chose de plus digne de la justice. Auguste Rocques montrait toujours la même assurance, mais il me semblait qu'il avait besoin de plus grands efforts, et que quelquefois, dans de rapides instants, la volonté lui faisait défaut.

Je suis arrivé, la dernière fois, pour assister au dénouement du drame. Le défenseur venait de parler et de discuter d'une voix émue les charges accumulées par l'accusé. Le jury avait répondu oui sur la question de meurtre, mais il avait écarté la préméditation et admis l'existence des circonstances atténuantes. J'entendis M. le président prononcer l'arrêt de la cour, une condamnation aux travaux forcés à perpétuité. Le condamné avait toujours la tête haute, le regard assuré, quoique très mobile... et il est sorti ainsi de la salle d'audience.

Hélas! qu'est-ce que cela prouve?

Quant à moi, en m'en allant, je songeais à cette famille rompue, à cette mère dans le tombeau, à ce fils déshonoré... et, avec une compassion plus profonde, à ces deux frères aînés qui restent seuls vis-à-vis l'un de l'autre, qui ont perdu leur mère et leur frère, et qui auraient à se dire bien des mots qu'ils ne pourront jamais prononcer.

Voyez comme il faut de temps et d'espace pour résumer bien brièvement ce que l'on peut voir et penser en quatre quarts d'heure! — Il ne me reste même pas dix lignes pour finir d'une manière moins lugubre.

PETIT-JEAN.

## LE MBOUCHURE DU TIBRE

NOUS reproduisons aujourd'hui un tableau de M. Didier: *L'Embouchure du Tibre*.

Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de cette œuvre, appréciée ici-même par notre collaborateur Olivier Merson; mais nous croyons devoir rappeler que la question de la canalisation du Tibre a préoccupé et préoccupe encore la population de Rome, et si les projets de Garibaldi se réalisent, la campagne romaine sera complètement transformée.

On sait que le Tibre, appelé « Tiberis » par les Romains, fleuve le plus important de toute la péninsule italique, prend sa source dans la Toscane orientale, à cinq kilomètres de Pieve San Stephano, dans le mont Fuma-Cajo, sur la crête de l'Apennin. Il traverse une petite partie de la Toscane, devant Borgo San Sepolcro; ensuite, il coule jusqu'à son embouchure dans les États de l'Église, traversant d'abord l'Ombrie, où il passe

entre Pérouse et Assise, puis reçoit à Orvieto la Chiana et la Paglia. Le parcours total du Tibre est de trente-cinq myriamètres. Ajoutons qu'à vingt et un kilomètres au-dessus de Rome, il entre à Torica, dans la basse et onduleuse campagna di Roma, où il devient navigable.

M. V.

## L'ÉGLISE DE BOIS

(Suite)

« C'EST m'expliquait pourquoi la vieille n'avait pas une plus grande amitié pour l'aimable Francette, qui n'était que sa petite cousine. Elle reprit après un silence :

— Lorsqu'on m'annonça que Pascal allait se marier à une demoiselle bien élevée, qui n'avait pas même une petite dot, je pensai qu'il allait faire une sottise, car il lui fallait une autre femme : il avait quelques milliers de francs, et il n'était pas trop instruit, d'après ce que j'entendais dire, parce que moi je ne sais pas lire même.

— Quoi! vraiment!...

— Oui, monsieur; on ne m'a pas appris, voilà tout. Je vous disais donc que ce mariage ne me plaisait pas du tout; mais, lorsque je vis Louisa le jour des noces, je fus tout de suite comme sous un charme. Elle était ravissante! elle me plut du premier coup d'œil. Jolie comme un amour, elle n'était pas fière. Elle avait tout : la beauté, la bonté, l'esprit, la simplicité.

— Il ne lui manquait que l'argent.

— Que cela. J'étais un peu brouillée avec Pascal, et je trouvais qu'elle valait beaucoup mieux que lui. Mon mari était là alors, ce fut aussi l'avis du pauvre cher homme.

— Il y a longtemps que vous l'avez perdu?

— Quinze ans, monsieur. Je l'ai bien regretté; c'était un brave cœur. Il avait été militaire; il était ouvrier menuisier, lorsqu'il m'épousa. Malgré notre pauvreté, nous fûmes heureux. Sa mort me laissa dans un grand embarras. Il me fallait bien travailler, allez, monsieur, pour vivre et faire vivre mon enfant!

— Je le conçois.

— La pauvre Louisa, M<sup>me</sup> Daurin, qui n'était pourtant pas bien riche non plus à cause des bêtises qu'avait faites son mari, me venait en aide tant qu'elle pouvait. C'est une justice à lui rendre. Mon petit Marcel, heureusement, ne m'a pas donné trop de mal; bien vite il a commencé à gagner de l'argent. Maintenant, grâce à lui, à Francette et à mon petit travail, je vis assez bien, Dieu merci!

La partialité de la vieille se trahissait encore dans ces dernières paroles, car elle devait son existence plus à Francette qu'à son fils, qui gardait pour lui-même beaucoup trop sur sa paye hebdomadaire.

J'aurais pu rester encore longtemps à causer avec elle sans lui déplaire, mais des occupations diverses me sollicitaient; je me levai. Je lui demandai combien elle payait de loyer.

— Deux cents francs, monsieur, me répondit-elle.

Puis elle se leva avec amabilité pour me montrer son petit réduit. Elle me fit entrer dans la chambre qu'elle partageait avec Francette. Cette pièce était grande et tenue avec une parfaite propreté. Les soins d'une personne de goût se trahissaient à mille riens.

Au mur étaient appendus un beau Christ, deux jolies gravures et une petite étagère d'acajou chargée de curiosités en porcelaine et en cuivre doré.

Je remarquai tout d'abord un magnifique lit d'acajou orné de rideaux et d'un couvre-pieds blancs, et M<sup>me</sup> Parreau, voyant mon attention portée de ce côté, me dit :

— C'est le lit de Francette; il avait appartenu à sa mère.

Puis elle ajouta en me conduisant près de là et en me montrant une photographie que je n'avais pas aperçue :

— Tenez, voici son portrait, à cette pauvre Louisa; il fut fait peu de temps après son mariage, et il lui ressemblait encore peu de temps avant sa mort.

Je demeurai en admiration devant une tête d'une

grande beauté qui ressemblait beaucoup à la jeune Francette. Elle était ennoblée par une remarquable expression d'une bonté angélique.

En me retournant, je jetai un coup d'œil sur le lit de la mère Parreau; il faisait contraste avec l'autre. Il était en bois de noyer et tenu proprement, mais en le voyant, on devinait sans peine qu'il appartenait à une vieille femme.

Tout près de cet antique meuble se trouvait une commode qui devait lui être contemporaine et qui supportait un plateau rempli par un *déjeuner* et des tasses.

— C'est un cadeau de mon fils, me dit la mère Parreau avec joie en me montrant le *déjeuner*.

Je pris congé d'elle; elle me renouvela la promesse d'être le lendemain chez moi à dix heures, et je sortis.

## IV

Pendant quelques jours, elle vint régulièrement faire mon ménage à l'heure indiquée. Promptement elle se familiarisa avec moi, et je lui avouai que la première fois que je l'avais vue à l'église de bois avec sa jeune cousine, elles avaient excité en moi une vive curiosité, surtout celle-ci.

— Francette, me dit-elle, aime beaucoup cette petite église, qui joue un rôle dans sa vie. Elle y a été conduite dès le jour de l'inauguration, qui a eu lieu, — je m'en souviens, — le 13 mars 1838. Depuis, elle y a bien souvent été, elle y a fait sa première communion et y a entendu la messe des morts pour son père et sa mère. Vous savez que Pascal Daurin était sacristain de Notre-Dame-des-Champs?

— Oui, je sais cela.

— Mais elle sera démolie, ce qui désolera Francette, qui s'y était attachée. M. le curé a fait construire provisoirement cette petite église de bois, en attendant une église définitive qui sera au boulevard Montparnasse.

— Cette pauvre Francette voit donc disparaître tout ce qu'elle affectionne, même les objets?

Le lendemain, la mère Parreau revint, tenant à la main un assez volumineux cahier.

— Monsieur, me dit-elle, j'ai entendu dire que vous écrivez des histoires, moi-même je vous ai souvent vu dans les livres et dans les *critures*; j'ai pensé que peut-être vous liriez ceci avec intérêt.

— Mais qu'est ceci? que m'apportez-vous là?

— C'est Francette qui s'est amusée à barbouiller cela. Je l'ai vue écrire parfois le soir, je lui ai demandé ce qu'elle faisait, elle m'a répondu qu'elle racontait sa vie à sa pauvre mère morte. Il m'a semblé que c'était une drôle d'idée qui lui était venue là, à cette enfant.

— Une touchante pensée, vous voulez dire.

— Je ne lui ai fait aucune observation, mais j'ai trouvé cela extraordinaire. Depuis quatre ans qu'elle est avec moi, elle écrit à peu près tous les huit jours. Je n'ai jamais tant regretté de ne pas savoir lire, car j'aurais voulu savoir ce qu'elle met sur le papier *comme cela*. Depuis quelques jours, elle a commencé un autre cahier. J'ai pensé à me faire lire celui-ci par Marcel, mais je me suis dit qu'elle le saurait et qu'elle ne serait pas contente.

— Vous avez eu raison.

— Et comme vous m'avez dit que vous vous étiez intéressé à la petite fille, à son respectable chagrin, j'ai pensé que vous liriez avec plaisir les confidences qu'elle a faites à cette bonne mère qu'elle a perdue si tôt.

— Vous ne vous êtes pas trompée, madame Parreau; je vous remercie de cette prévenance et de cette marque de confiance.

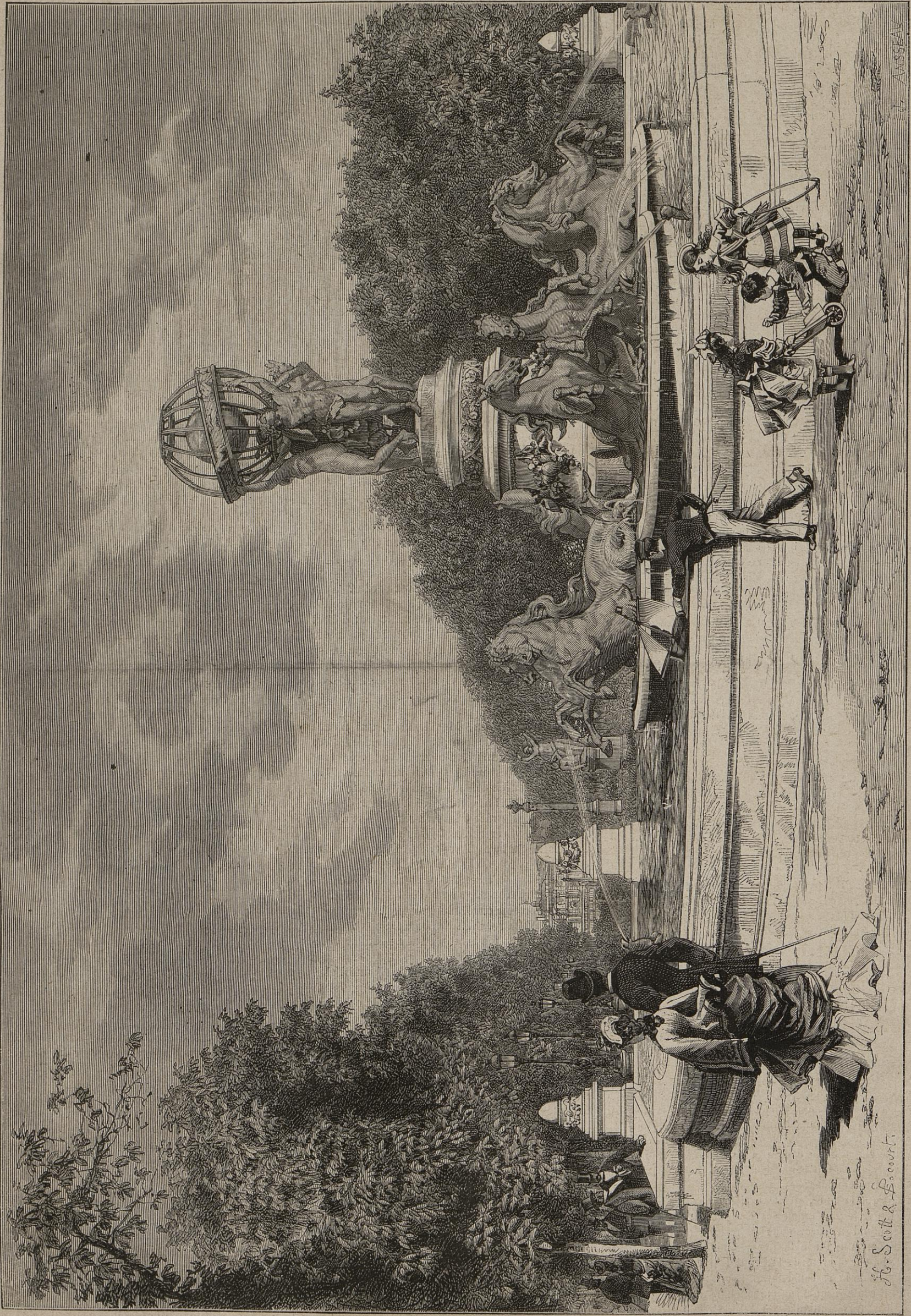
— Oh! je suis sûre qu'il n'y a là que les idées et les sentiments de la plus innocente enfant; c'est pour ce motif que je vous apporte ce cahier sans crainte. Tout le monde s'accorde à dire qu'elle est pleine d'intelligence; je présume donc qu'elle a dû écrire des choses qui ont du bon sens.

— Je vous dirai mon avis avec sincérité.

— C'est cela, monsieur, lisez, et vous me direz votre opinion.

La vieille femme se mit ensuite à faire son ménage. Dès qu'elle fut partie, je commençai la lecture du manuscrit qu'elle m'avait laissé. J'y pris de l'in-



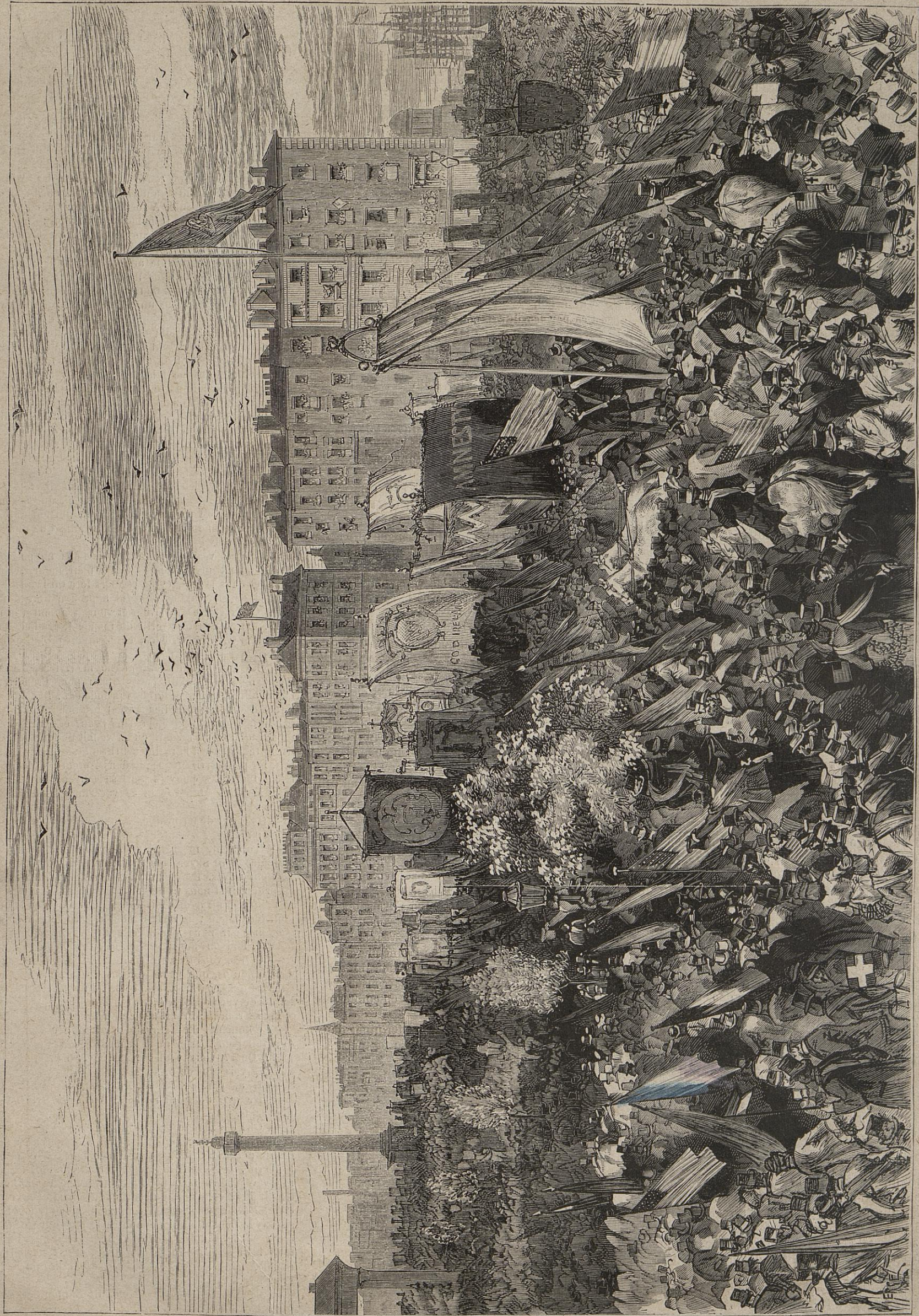


PARIS. — La fontaine de l'allée de l'Observatoire. — Groupe de Carpeaux, chevaux de Fremiet, etc. — (Dessin de MM. Scott et Bécourt.)

H. Scott & Bécourt

A. ASSÉLAV





IRLANDE. — Le centenaire de O'Connell. — La grande procession passant dans Laville-street. — (Dessin de M. Vierze, d'après le croquis de M. Lumley.)



tirèt, peut être parce que je connaissais Francette, et je copiais les fragments suivants :

« C'était hier le 9 juillet, la veille de la fête de ma cousine Parreau, dont le prénom est Félicité. Ce jour me rappelait plus que jamais ton vénéré souvenir, chère mère. Quand il arrivait, tu ne manquais jamais de m'amener lui souhaiter sa fête et lui offrir un présent qui, en passant par mes mains enfantines, devait, d'après toi, lui faire plus de plaisir. Tu prenais aussi toutes tes mesures pour que Marcel ne méconnût point son devoir en laissant passer ce jour sans souhaiter la fête à sa mère et sans lui faire un petit cadeau. Longtemps à l'avance, tu avais les objets prêts, choisis avec soin, et tu faisais la leçon à Marcel, qui jurait de t'observer de point en point et de te garder le secret.

« La mère, abusée, embrassait son fils avec joie et se sentait attendrie de cette pensée précoce qu'elle croyait inspirée par la tendresse filiale à son cher Marcel. Elle en était si fière, si heureuse, que nous prenions plaisir à la voir pleurer!...

« Oh! mon Dieu! où est-il, ce bon temps?... tu nous as quittés!... tu as quitté ta fille, qui te regrettera toujours! J'ai eu l'ambition de te remplacer, ma mère chérie; j'ai voulu que ce jour ne se ressentit pas trop de ton absence. Il m'eût paru trop lugubre, s'il s'était écoulé sans être un instant éclairé au moins par un reflet de ce rayon de joie si brillant qui venait de toi.

« Longtemps à l'avance, j'ai fait des économies, j'ai retenu sournoisement et hypocritement de petites sommes sur ma paye de chaque semaine, que je devais remettre intégralement à ma cousine. Ces larcins me faisaient trembler comme si je commettais des vols qui dussent me valoir la prison. Enfin, à force d'efforts, d'adresse, de ruses, j'étais parvenue à réunir à peu près la somme qu'il me fallait. Mais je ne savais qu'acheter; ce choix m'embarrassait fort. Je voyais bien que Marcel ne songeait même pas à ce qui me préoccupait tellement. J'eus pourtant l'idée de m'ouvrir à lui et de lui demander conseil à cet égard. J'étais obligée, d'ailleurs, de lui dire mon projet, puisqu'il fallait qu'il consentit à offrir en son nom à sa mère l'objet que je voulais acheter tout exprès pour cela.

« Lorsque je lui en ai parlé, il m'a ri au nez, il m'a dit que je m'occupais là d'une chose fort inutile et qu'il ne se prêterait nullement à ma ridicule combinaison. J'ai été désappointée et désolée de cette réponse imprévue. « Me voilà bien! me suis-je dit, comment faire? » Par son dédain et son ironie, Marcel compliquait singulièrement mon embarras, mais ne me faisait pas renoncer à ce dessein que je caressais depuis de si nombreux jours et auquel je tenais tant!

« Le nouvel obstacle que je rencontrais ne faisait que doubler mon ardeur, et, après avoir réfléchi, je me suis décidée à acheter une de ces grandes tasses en porcelaine accompagnées d'une soucoupe qu'on appelle *déjeuners* et une tabatière en argent. Le *déjeuner* devait remplacer le bol de faïence dans lequel ma cousine prenait son chocolat, et que j'ai eu, la semaine dernière, le désagrément de lui casser, ce qui m'a valu de sa part une rude semonce. La tabatière avait aussi son utilité, car depuis assez longtemps je voyais ma cousine priser dans des cornets de papier.

« La tabatière devait être présentée par moi, et, dans ma pensée, le déjeuner était destiné à être offert par Marcel. Mais comment le décider à faire ce que je voulais? Après l'avoir sondé une seconde fois, j'ai acquis la conviction qu'il ne voulait pas souhaiter la fête à sa mère. Alors une idée m'est venue et je l'ai saisie avec joie.

« Hier au soir, comme on ne veillait pas, j'étais ici à huit heures, après avoir dîné avec ma bonne patronne. Marcel y était aussi. Tout à coup, la concierge, qui avait reçu mes instructions, monta le déjeuner bien enveloppé en disant: « Voici ce qu'un individu a apporté pour M<sup>me</sup> Parreau sans dire de quelle part cela vient.

« Je profitai aussitôt du moment pour souhaiter sa fête à ma cousine en lui donnant la tabatière. Elle fit à peine attention à mon petit présent, tant elle était intriguée par le paquet apporté, qu'elle délit en murmurant :

« — Qui donc a dû m'envoyer cela? »

« D'un regard, je lui désignai Marcel, qui tambourinait sur les carreaux de vitres.

« — Oui, tu as raison, dit-elle, c'est lui certainement; quel autre ça pourrait-il être? — Allons, viens, mon cher enfant, viens, mon beau chérubin aimé, viens embrasser ta mère qui te remercie.

« — Tu me remercies, moi? fit Marcel surpris, mais je te jure que ce n'est pas moi...

« — Ne nie pas; c'est délicat, ce que tu fais là. Mais tu devais penser que ton action te ferait deviner.

« Marcel se défendit avec énergie. J'allai le chercher, je l'entraînai à sa mère, et il fut forcé de subir les remerciements et les baisers qu'il n'avait point mérités. Comme les années précédentes, j'ai vu pleurer ma cousine en l'embrassant. Ces larmes-là me firent du bien.

« — C'est une excellente pensée que tu as eue là, cher enfant, — reprit ma cousine, — tu as galamment réparé la *bévue* de ta cousine, qui m'a si gauchement cassé mon bol.

« Ces paroles dures pour moi diminuèrent mon plaisir. Marcel protesta et répéta une fois de plus que le cadeau ne venait pas de lui, mais de moi plutôt.

« — Tais-toi! lui fut-il répondu, tu veux, par générosité, prendre la défense de ta cousine, mais c'est inutile; je ne te crois pas.

« Ce n'était pas tout. Ma cousine avait à peine accordé un rapide coup d'œil à la tabatière que je lui avais mise dans la main. Lorsqu'elle la regarda enfin, elle me dit :

« — C'est toi qui me donnes ça! c'est trop riche, pour une pauvre vieille comme moi. C'est pour me faire rougir de priser toujours dans des cornets de papier que tu m'apportes une tabatière en argent.

« — Oh! ma cousine!... j'ai voulu vous faire plaisir.

« — Une tabatière de buis eût suffi, mais tu voulais m'humilier. Et où as-tu pris la somme nécessaire?..

« — Je l'ai gagnée, ma cousine.

« — N'est-il pas convenu que tu dois me remettre tout ce que tu gagnes?

« Je lui répondis, ce qui est vrai, que je veillais quelques heures de plus, afin d'avoir le droit de disposer de ce que me rapportait ce surplus de travail et que je m'y étais prise bien à l'avance.

« — C'est Marcel, reprit-elle, qui t'a inspiré l'idée de me faire un cadeau à l'occasion de ma fête.

« — Moi! oh! elle est bonne, la farce!... interrompit Marcel en riant, quand c'est elle, au contraire, qui me chagrinaient pour...

« — Tu mens; je sais bien que cette idée ne lui serait pas venue, à elle, et elle n'a pas su seulement trouver quelque chose qui pût me faire plaisir.

« Ces dernières paroles mirent le comble à mon chagrin. Ainsi, voilà comment je suis comprise!... ainsi, je ne lui avais pas fait plaisir!... je l'avais humilié!... voilà le résultat que j'avais obtenu! voilà la récompense que je devais recevoir de toutes mes peines!... J'ai bien pleuré en secret! Tu me faisais faute plus que jamais, ma bonne mère!...

« Mais aujourd'hui je considère que je lui ai fait plaisir sous le nom de Marcel; je suis consolée par les douces larmes qu'elle a répandues en embrassant son fils. »

Ces dernières lignes me parurent terminer d'une façon toute chrétienne ce récit simple et touchant, qui révélait une belle âme.

HIPPOLYTE PIROU.

(La suite au prochain numéro.)

## QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 29. — *Quels étaient les convives du Souper d'Auteuil, et pourquoi voulaient-ils se jeter à la Seine?*

Nous avons reçu de nombreux et intéressants documents sur le *Souper d'Auteuil*, qui tient à la fois de la légende et de l'histoire.

Lettre de MM. CHARLES ET VICTOR L. J. (Paris). « Grimarest désigne les convives par des initiales. C'é-

aient Jonsac, Nantouillet, Chapelle, Lulli, Boileau, La Fontaine et quelques autres. »

Les convives se mirent à table. Les commencements du repas furent froids; c'est l'ordinaire entre gens qui savent ménager le plaisir, — et ces messieurs excellaient dans cette étude; — mais le rire eut bientôt réveillé Chapelle, et le tourna du côté de la mauvaise humeur.

— Parbleu! dit-il, je suis un grand fou de venir m'enivrer ici tous les jours pour faire humeur à Molière; je suis bien las de ce train-là, et, ce qui me fâche, c'est qu'il croit que j'y suis obligé.

La troupe, presque tout ivre, approuva les plaintes de Chapelle. On continua de boire, et, insensiblement, on changea de discours. A force de raisonner, on tomba sur la morale vers les trois heures du matin :

— Que notre vie est peu de chose, dit Chapelle; qu'elle est remplie de traverses! Nous sommes à l'affût pendant trente à quarante années pour jouir d'un moment de plaisir, que nous ne trouvons jamais! Notre jeunesse est harcelée par de maudits parents qui veulent que nous nous mettions un fatras de fariboles dans la tête. Je me soucie, morbleu! bien, ajouta-t-il, que la terre tourne ou le soleil; que ce fou de Descartes ait raison ou cet extravagant d'Aristote. J'avais pourtant un enragé de précepteur qui me rebattait toujours ces fadaises-là, et qui me faisait sans cesse retomber sur son Epicure; encore passe pour ce philosophe-là, c'était celui qui avait le plus de raison. Nous ne sommes pas débarrassés de ces fous, qu'on nous étourdit les oreilles d'un établissement. Toutes ces femmes, dit-il encore en haussant la voix, sont des ennemies jurées de notre repos. Oui, morbleu! chagrins, injustices, malheur de tous côtés dans cette vie!

— Tu as, parbleu! raison, mon cher ami, répondit Jonsac en l'embrassant; sans ce plaisir-ci, que ferions-nous? La vie est un pauvre partage; quittons-la, de peur que l'on ne sépare d'aussi bons amis que nous le sommes : la rivière est à notre portée.

— Cela est vrai, dit Nantouillet, nous ne pouvons jamais mieux prendre notre temps pour mourir, bons amis, et dans la joie, et notre mort fera du bruit.

Ainsi, ce glorieux dessein fut approuvé tout d'une voix. Ces ivrognes se lèvent et vont gaiement à la rivière. Baron courut avertir du monde et éveiller Molière, qui fut effrayé de cet extravagant projet, parce qu'il connaissait le vin de ses amis. Pendant qu'il se levait, les convives avaient gagné la rivière, et s'étaient déjà saisis d'un petit bateau pour prendre le large, afin de se noyer en plus grande eau. Des domestiques et des gens du lieu furent promptement à ces débauchés, qui étaient déjà dans l'eau, et les repêchèrent. Indignés du secours qu'on venait de leur donner, ils mirent l'épée à la main, coururent sur leurs ennemis, les poursuivirent jusque dans Auteuil, et les voulaient tuer. Ces pauvres gens se sauvent la plupart chez Molière, qui, voyant ce vacarme, dit à ces furieux :

— Qu'est-ce donc, messieurs, que ces coquins-là vous ont fait?

— Comment, morbleu! dit Jonsac, qui était le plus opiniâtre à se noyer, ces malheurs nous empêchèrent de nous noyer. Ecoute, mon chère Molière, tu as de l'esprit, vois si nous avons tort : fatigués des peines de ce monde, nous avons fait dessein de passer en l'autre pour être mieux; la rivière nous a paru le plus court chemin pour nous y rendre, ces marauds nous l'ont bouché. Pouvons-nous faire moins que de les en punir?

— Certes, vous avez raison répondit, Molière. Sortez d'ici, coquins, que je ne vous assomme, dit-il à ces pauvres gens, paraissant en colère. Je vous trouve bien hardis de vous opposer à de si belles actions.

Ils se retirèrent marqués de quelques coups d'épée.

— Comment! messieurs, poursuit Molière, que vous ai-je fait pour former un si beau projet sans m'en faire part? Quoi? vous voulez vous noyer sans moi? Je vous croyais plus de mes amis.

— Il a, parbleu raison, dit Chapelle; voilà une injustice que nous lui faisons. Viens donc te noyer avec nous.

— Oh! doucement, répondit Molière, ce n'est point ici une affaire à entreprendre mal à propos : c'est la dernière action de notre vie, il n'en faut pas manquer le mérite. On serait assez malin pour lui donner un mauvais jour, si nous nous noyions à l'heure qu'il est; on dirait, à coup sûr, que nous l'aurions fait la nuit, comme des désespérés ou comme des gens ivres. Saïssons le moment qui nous fasse le plus d'honneur et qui réponde à notre conduite. Demain, sur les huit à neuf heures du matin, bien à jeun, et devant tout le monde, nous irons nous jeter, la tête devant, dans la rivière.

— J'approuve fort ces raisons, dit Nantouillet, et il n'y a pas le petit mot à dire.

— Morbleu! j'enrage, dit Lulli, Molière a toujours



cent fois plus d'esprit que nous. Voilà qui est fait, remettons la partie à demain, et allons nous coucher, car je m'endors.

— Oui, messieurs, ajouta Chapelle, ne nous noyons que demain matin, et, en attendant, allons boire le vin qui reste.

Le jour suivant changea leur résolution, et ils jugèrent à propos de supporter les misères de la vie.

La lettre de M. A. MEYRAC (Saint-Sever, Landes), donne cette version. Nous n'en reproduisons qu'un fragment, en le faisant suivre de curieux et intéressants détails sur les convives et la maison de Molière :

L'histoire du *souper d'Auteuil* est une de ces curiosités biographiques auxquelles il ne faut pas ajouter trop grande créance, mais que le nom même des acteurs rend toutefois vraisemblables. Le premier, Grimarest lance l'anecdote, Voltaire la met en doute, mais Racine dit très-catégoriquement dans les *Mémoires* de son père : « Ce fameux souper, quoique peu croyable, est très-véritable. Mon père, heureusement, n'y était point. . . Boileau a raconté plus d'une fois cette folie de jeunesse. »

« Molière, écrit M. Taschereau, avait loué une maison à Auteuil, et ses amis venaient souvent le visiter. Un jour, ils arrivèrent très-disposés à se bien réjouir. Molière, forcé de garder la chambre, remit à Chapelle le soin de faire les honneurs de sa maison. Ce dernier s'en acquitta si bien, que les convives eurent bientôt tous perdu la raison, jusqu'au sage Boileau lui-même. S'étant appesantis sur cette maxime : Que le premier bonheur est de ne point naître, et le second de mourir promptement, ils prirent l'héroïque résolution d'aller se jeter sur-le-champ dans la rivière. »

... Ce récit, parfaitement dialogué, parfaitement équilibré, semble arrangé comme à plaisir. Aussi, empressons-nous de sortir de la légende pour faire un peu de biographie. Je ne parlerai pas de Molière, — qu'en pourrai-je dire de nouveau ? — pas de Jonsac, — j'ai voué que les renseignements me font défaut, — encore moins de Boileau, de classique mémoire. Et pourtant, il n'était pas sans reproche.

« — Vous avez raison, dit un jour Chapelle à Boileau, il me faut corriger de ma passion pour le vin ; mais entrons ici, nous causerons plus à notre aise. »

Ils entrèrent tous deux dans un cabaret, et Chapelle demanda une bouteille qui fut bientôt suivie d'une autre, puis celle-ci d'une troisième. Boileau, tout animé de ses propres discours, buvait sans cesse, et enfin le prédicateur et le nouveau converti s'enivrèrent ensemble.

C'était un gai convive que Chapelle. « Jamais, dit Bornier, la nature ne fit une imagination plus vive, plus délicate, un esprit plus pénétrant, plus fin, plus enjoué. Les Muses et les Grâces ne l'abandonnèrent jamais. Elles le suivirent chez les Benet, les Bouciagaut (restaurateur de l'époque), et savaient y attirer tout l'esprit de Paris. »

Le chevalier de Nantouillet descendait du chancelier Du Bat. C'était un brave à toute épreuve. M<sup>me</sup> de Sévigné écrit, à propos du passage du Rhin : « Un chevalier de Nantouillet était tombé de cheval ; il va au fond de l'eau, il revient ; il retourne, il revient encore, enfin trouve la queue de son cheval, s'y attache ; ce cheval le mène à bord ; il monte sur le cheval, reçoit deux coups de feu dans son chapeau, se trouve à la mêlée et revient gaillard. »

Si nous faisons ici de l'histoire littéraire, nous pourrions parler de l'influence de Nantouillet sur *Bajazet*, de Racine ; mais, *non est hic locus*. Il passa pour un des fameux auteurs du sonnet contre le duc de Nevers :

Dans un palais doré, Damon, jaloux et blême...

« Jamais il n'y eut rien de si insolent que ce sonnet, écrit Bussy Rabutin, et ces injures doivent attirer mille coups d'étrivières. » Boileau fut le bouc émissaire, à en croire le P. Salencque.

Dans un coin de Paris, Boileau, tremblant et blême,  
Fut, hier, bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien.

J'aurais examiné avec plaisir l'histoire de ce sonnet, si la question m'y avait autorisé.

J'arrive à Lulli, à Baptiste, le fameux Baptiste, pour parler comme les contemporains. C'était le favori de *Mademoiselle*, qui depuis... Mais pourquoi raconter l'air expressif qu'il fit sur une chanson contre *Mademoiselle*, à propos d'un soupir ? Pauvre *Mademoiselle*, trahie dans ce qu'elle avait de plus intime !... Ingrat Lully !

Et non-seulement ingrat, mais avare, vénal, goinfre...

Le Florentin  
Montre à la fin  
Ce qu'il sait faire.  
... C'est un mâtin  
Qui tout dévore,

Happe tout, serre tout ; il a triple gosier.

Dieu sait si La Fontaine, le bon La Fontaine devait être surexcité pour faire de pareils vers contre son prochain !

Dans une lettre, lettre médiocre, à vrai dire, et supposée écrite des enfers par Marot, Senecé trace ainsi le portrait de Lulli : « Un petit homme d'assez mauvaise mine, d'un extérieur fort négligé, des petits yeux bordés de rouge, qu'on voyait à peine et qui avaient peine à voir, brillant d'un feu sombre et qui marquaient tout à la fois beaucoup d'esprit et beaucoup de malignité. Un caractère de plaisanterie était répandu sur son visage ; enfin, la figure entière respirait la bizarrerie. Et quand nous n'aurions pas été instruits de ce qu'il était sur la foi de sa physionomie, nous l'aurions pris sans peine pour un musicien. » — Étrange conclusion !

S'il n'avait pas l'estime de ses contemporains, il jouissait du moins de la faveur du Roi-Soleil et se chauffait à ses rayons. « Le roi, raconte M<sup>me</sup> de Sévigné, disait l'autre jour que s'il était à Paris quand on jouera l'opéra, il irait tous les jours. Ce mot vaudra mille francs à Lulli. » Cela nous explique sa fortune. A peine lui pardonnait-on d'être riche : « M. le premier président voulait avoir le comté de Grignon ; le violon a fait une enchère. Faut-il qu'un baladin ait le mérite d'avoir de telles terres ! » — (Lettre citée par M. Fall).

On s'arrête difficilement en fouillant le dix-septième siècle, et les anecdotes sont intarissables ; mais il faut savoir se borner, et je le fais avec peine, tout en me reprochant d'être bien long. Pourtant, après avoir parlé des convives, ne sera-t-il pas permis de parler un peu de la maison d'Auteuil qui leur donnait l'hospitalité ?

Était-ce toute une maison ? Était-ce un appartement dans une maison ? C'est peu probable, car Chapelle y avait une chambre. La résidence de Molière se composait d'une chambre, d'une salle, d'une cuisine. « La tradition, dit M. Fournier dans son roman de Molière, place cette maison à l'entrée d'Auteuil, non loin de la rivière, dans la propriété englobée par M. le duc de Praslin. » Eudore Soulié, dans ses recherches sur Molière, met le fait en doute. La maison que Molière louait 400 livres par an appartenait à un M. Barraud, ainsi que le prouvent les quittances de Molière, et en 1789, les héritiers Barraud, MM. de Beaufort, jouissaient de cette propriété. Ce n'est donc plus celle indiquée par M. Fournier.

Et pour terminer enfin, l'anecdote du *souper d'Auteuil* est-elle véritable ? Grimarest la place en 1665 ; or, ce n'est que vers 1666 que Molière fit la connaissance intime de Chapelle. Ce dernier lui fut présenté par Racine, La Fontaine, Boileau. Ces quatre célébrités du dix-septième siècle avaient formé une société intime que La Fontaine a dépeinte allégoriquement dans *les Amours de Psyché*. Mais Chapelle, à cette époque, n'en faisait pas partie ; il connaissait peu Molière en 1666, et pourtant, n'est-ce pas lui qui, en 1666, fait les honneurs du *souper d'Auteuil* ?

UN LECTEUR du *Monde illustré* (Paris) indique les sources suivantes qu'on pourra consulter :

Le *Boileau*, dont Daunou a donné l'édition. Paris, Belin, 1812, volume I, page LXXXVI.

Grimarest, *Notice sur la vie de Molière*, édition Lefèvre. Paris, 1835.

Le *Molière*, en un volume publié chez Firmin-Didot, en 1843, page 13, colonne 2<sup>e</sup>. — Narration développée.

Les *Œuvres de Jean Racine*, édition Lefèvre.  
La notice de Saint-Marc en tête des *Œuvres de Chapelle*.

QUESTION N<sup>o</sup> 40. — *Quelle est la vérité historique sur les poètes MALFILATRE et GILBERT ?*

QUESTION N<sup>o</sup> 41. — *D'où vient la légende formulée par le vers de Méry :*

Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier ?

QUESTION N<sup>o</sup> 42. — UN LECTEUR nous adresse la note suivante, que nous soumettons aux correspondants du *Monde illustré* :

Voulez-vous me permettre d'offrir à vos lecteurs un problème littéraire qui paraît bien simple d'abord, mais que d'assez longues recherches, non suivies de résultats, m'autorisent à croire difficile à résoudre.

Tout le monde connaît la fameuse HYPOTHÈSE DU MANDARIN : « S'il suffisait de lever le doigt pour tuer un riche mandarin dont on hériterait, qui oserait dire qu'il résisterait toujours à la tentation ? »

Qui a dit cela ? Est-ce Jean-Jacques, Voltaire ou Diderot ? Je n'ai encore trouvé personne, même dans le monde des écrivains et des lettrés, qui ait pu me mettre le doigt sur le passage du livre, quel qu'il soit, dans lequel se trouve posé ce singulier cas de conscience. Je ne compte plus que sur les savants correspondants du *Monde illustré*.

NOTA. — Édouard Martin et Albert Monnier ont fait,

en 1855, un vaudeville intitulé : *As-tu tué le mandarin ?* dans lequel ils citent un passage de Rousseau. Mais je soupçonne qu'ils ont fait la citation au hasard, et sans avoir jamais eu le texte sous les yeux.

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire, Paris.

CHARLES JOLIET.

## PENSÉES DIVERSES

Je préfère toutes les injustices de l'envie (en matière d'art s'entend) à la banale complaisance de ceux à qui tout cela est bien égal, qui ne distinguent pas, et tiennent, avant tout, à être les amis de tout le monde.

\*\*

Il y aurait une bonne comédie à faire sous ce titre : *les Faux insoucients*.

\*\*

L'ami de jeunesse a tous les charmes. Nul génie ne saurait rivaliser avec lui, pourvu qu'il nous écoute plus qu'il ne parle.

\*\*

Ce sont celles que nous croyons aimer, parce qu'elles nous ressemblent, qui ordinairement nous aiment le moins.

\*\*

Ce qu'il y a de méprisable dans les comédies et les autres œuvres dont l'objet est de faire rire, c'est qu'elles prennent souvent des malheurs pour des ridicules.

\*\*

Il y a des gens qui n'ont de volonté que pour ne pas vouloir, mais alors ils en ont prodigieusement.

\*\*

Certains auteurs ont réussi à faire prendre leur monotonie pour de la fécondité.

\*\*

Avant de demander si l'on t'aime, regarde bien à quoi tu sers et à qui tu es utile.

\*\*

Les grands dangers tuent les petites craintes.

\*\*

Rien ne donne une idée plus sensible du rêve que le voyage.

\*\*

Au théâtre, le public rit de ce qu'il prévoit, et non de ce qui le surprend.

\*\*

Ce qui me rend hostile à l'excès et à l'exagération, c'est que je ne crois pas à leur sincérité.

LOUIS DÉPRET.

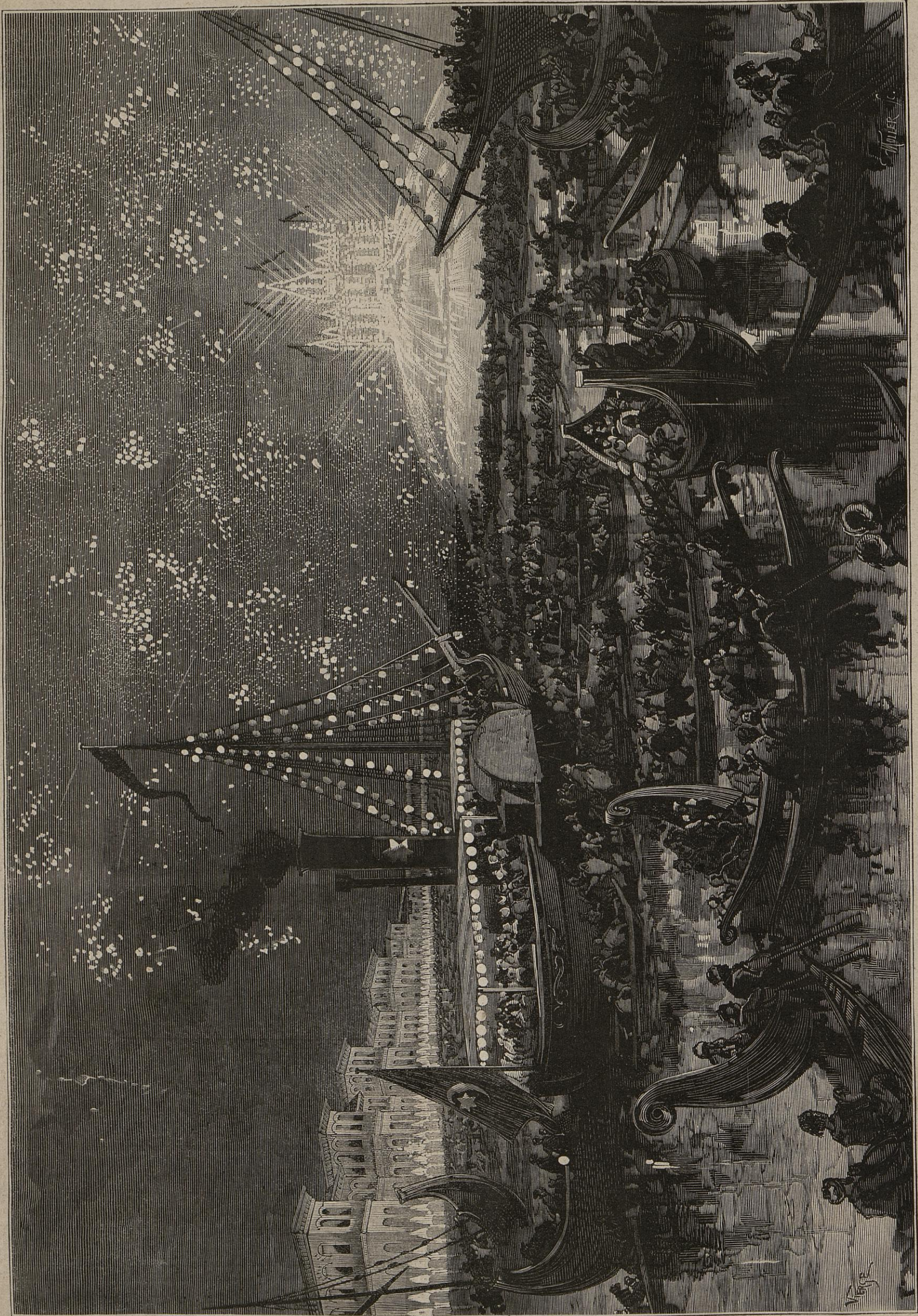
## COURRIER DE CONSTANTINOPLE

LA FÊTE DU 25 JUIN

Monsieur le Directeur,

J'ai l'honneur de vous envoyer un croquis de la fête de nuit qui a eu lieu à l'occasion du quatorzième anniversaire de l'avènement au trône de S. M. I. le sultan Abdul-Aziz. Le 25 juin, dès huit heures du soir, des millions de globes lumineux se sont allumés sur les deux rives du Bosphore. Tous les yalis des hauts fonctionnaires semblaient être en feu, et le coup d'œil était vraiment féérique. Mais c'est surtout à Emirghian, au palais de S. A. le khédive et à Beïcos, que l'on ne pouvait se rassasier d'admirer le luxe des illuminations. Un feu d'artifice a été tiré devant le palais de S. A. le khédive, qui était resplendissant de lumières. Je ne vous parle pas du plaisir que l'on éprouvait de voir les flammes de Bengale illuminant au loin la marche fantastique des bateaux à vapeur et de caïqs surchargés d'élégantes pa-nous au blanc yachmak, et aux feredyehs multicolores. La flotte pavisée de nuit de ses feux aux mille





TURQUIE. — Constantinople. — Le quatorzième anniversaire de l'avènement du Sultan. — La fête de nuit à Emirghian. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis de M. Hayette, notre correspondant à Constantinople.)



couleurs reflétés dans le miroir des eaux, faisaient rêver aux merveilles des *Mille et une nuits*.

On est vraiment heureux de se trouver à Constantinople en pareille circonstance.

HAYETTE.

S. A. SERKIS-BEY-BALLIAN

D'éminents touristes qui ont visité tout récemment Constantinople nous font part de leurs impressions artistiques et scientifiques sur les édifices les plus imposants et sur les palais qui décorent les deux rives du Bosphore; ils sont frappés d'admiration en apprenant que toutes ces merveilles sont l'œuvre de S. E. Serkis-Bey-Ballian, le célèbre architecte, ingénieur en chef de S. M. le sultan, dont tout l'empire reconnaît la féconde imagination et l'habileté hors ligne.

Ce qui distingue cet homme de talent, c'est l'incroyable rapidité avec laquelle il fait sortir du sol ces colossales constructions. Ainsi, le palais de Beylerbey, presque aussi grand et aussi riche que notre nouvel Opéra, fut élevé en vingt-quatre mois; le Yildiz kiosk, un bijou de ciselerie tout en pierre de taille et marbre, ayant les dimensions de notre Bibliothèque nationale, fut construit en moins de six mois.



S. E. SERKIS-BEY-BALLIAN, architecte-ingénieur en chef de S. M. le Sultan.

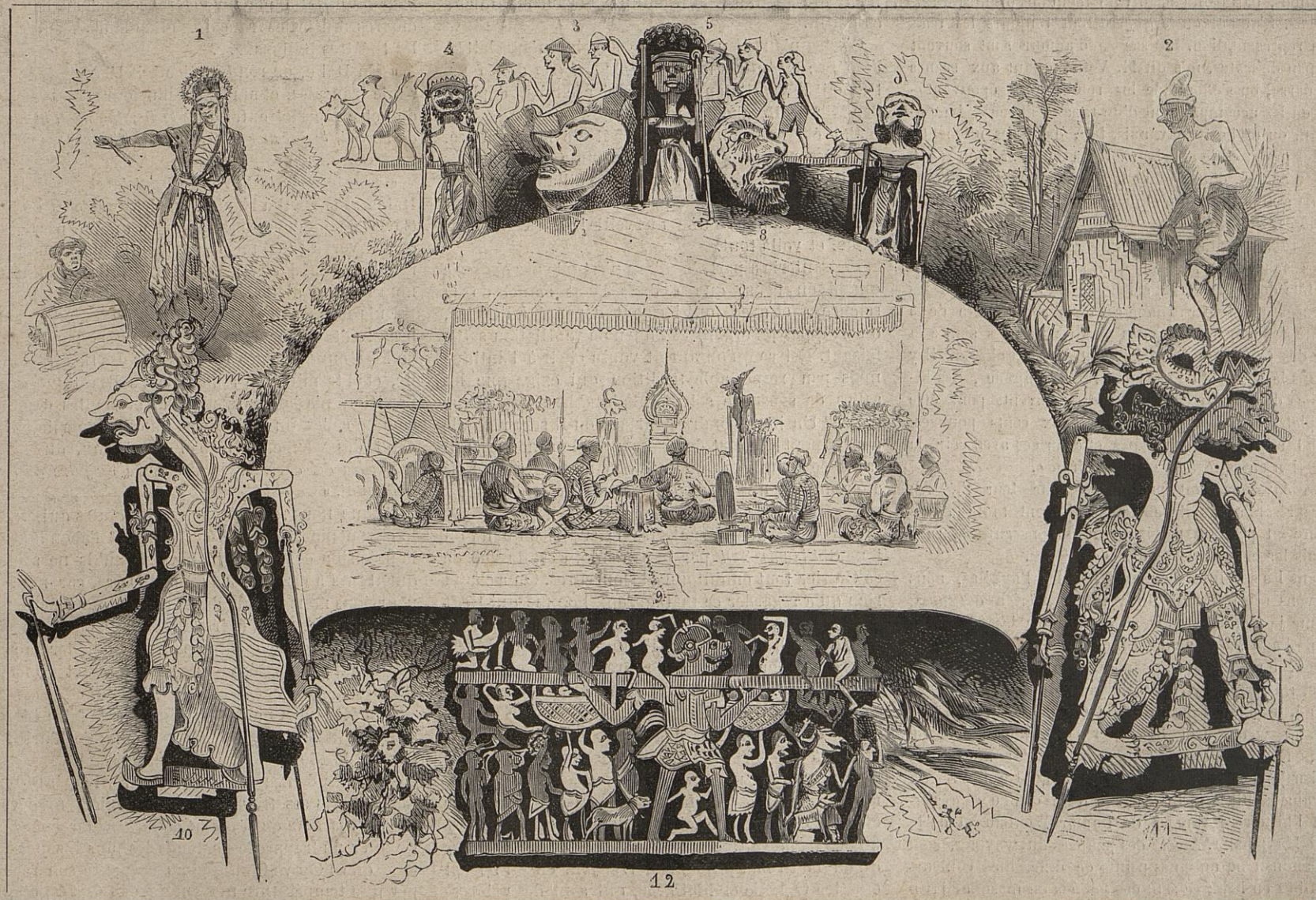
A cette rapidité d'exécution, S. E. Serkis-Bey joint le don précieux de l'économie et d'un mécanisme administratif tellement approprié aux exigences locales que tous ces édifices ne coûtèrent qu'un tiers de ce que nos monuments analogues ont coûté au Trésor public.

Après avoir franchi tous les degrés de la hiérarchie, S. E. Serkis-Bey-Ballian possède aujourd'hui une des situations les plus élevées de l'empire, et tous les souverains qui visitèrent Constantinople n'ont pas manqué d'orner sa large poitrine de décorations de tous les ordres et de le combler de présents.

Ses manières affables, sa distinction, sa courtoisie, son exquise délicatesse, sont autant de qualités à ajouter à ses talents et rendent Son Excellence sympathique à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Sa charité, l'hospitalité qu'il prodigue si largement ne sont pas moins appréciées.

Nous avons d'autant plus de plaisir à publier ce portrait que c'est en France que S. E. Serkis-Bey-Ballian a reçu les premières notions de l'art qu'il a porté si haut en Turquie.

P. S. — Nous apprenons que S. M. le sultan, voulant lui donner une nouvelle marque de sa haute estime et confiance, a concédé à S. E. Serkis-Bey la construction générale de toute la ligne de chemin de fer de Bagdad.



1. 2. Danse du Topping. — 3. 4. 5. 6. 10. 11. 12. Procession, poupées, marionnettes, combat, appartenant au Wayang poerwa. — 7. 8. Masques. — 9. Wayang (théâtre).

EXPOSITION DE GÉOGRAPHIE. — Les marionnettes javanaises. — Section hollandaise. — (Dessin de M. Scott.)



## LE THÉÂTRE JAVANAIS

A L'EXPOSITION DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES

QUAND le visiteur entre dans la section hollandaise de l'Exposition, sa vue est tout d'abord attirée par de grandes marionnettes aux formes fantastiques et à la figure grimaçante; en approchant de ces grotesques personnages, il est tout étonné de voir qu'ils sont faits par de véritables artistes, admirablement travaillés dans du cuir de buffle, colorés et dorés avec une extrême finesse.

Ce sont de très-curieux spécimens d'un wayang, ou théâtre javanais.

M. le colonel Versteeg, l'infatigable organisateur de l'exposition hollandaise, et surtout M. Veth, président de la Société de géographie d'Amsterdam, qui vient de prendre une part si active aux travaux du Congrès, ont bien voulu me donner sur ces théâtres des détails très-intéressants et, je crois, tout à fait inédits.

Le wayang se divise en deux parties : le *wayang pōrwa*, qui représente les personnages de l'âge héroïque des Hindous, surtout les éternels Brata-Youta et Rama, dont nous avons déjà parlé à propos des collections de M. Van den Broëck, et le *wayang kēlitik*, qui figure exclusivement les personnages de la légende nationale des Javanais au temps de Madjapahit et de Padjadjaran.

Dans ces représentations, les poupées s'agitent et se démentent à la manière de notre guignol. Un dalang, ou pitre, débite le dialogue, qu'on appelle *lakou*; un grand nombre de ces *lakous* sont, paraît-il, fort remarquables; on les a mis par écrit et il en existe plusieurs centaines parmi les manuscrits de l'Université de Leide et de la Société biblique d'Amsterdam. Un professeur, M. Taco-Roorda en a même publié d'après les originaux. Les *lakous* se composent toujours de deux parties : la première est un simple récitatif que lit le dalang et qui est destiné à relier entre elles toutes les parties de l'histoire; l'autre est le dialogue qui se met dans la bouche des acteurs; là, le pitre a beau jeu; il émaille constamment le texte primitif de plaisanteries dont s'effaroucheraient, paraît-il, considérablement nos oreilles d'Européens. L'amour ou la guerre font toujours les frais de la représentation. Les scènes d'amour sont souvent fort peu délicates, m'a dit M. Veth; quant aux scènes de guerre, on s'efforce de les rendre plus épouvantables en les accompagnant d'un tapage affreux. Le gamelan, ou orchestre javanais, fait, dans ces moments-là, des prodiges de charivari. Il est composé d'un rebob (violon arabe), d'un sceling (flûte) et d'un grand nombre de gongs (tam-tam chinois), disposés de différentes manières.

Les représentations du wayang se donnent dans les familles riches toutes les fois qu'il s'agit de célébrer quelque fête domestique. La splendeur de cette fête et les dépenses qu'elle occasionne est en raison directe de la beauté des marionnettes; les plus renommées sont à la cour des princes de Sourakarta et de Yoggakarta. Il y a, dans la capitale de ces souverains indigènes, des fabriques de wayangs; ces wayangs doivent, pour être complets, consister en plus de deux cents poupées. Quand elles sont bien faites et coloriées avec soin, la collection en est évaluée à 6,000 francs.

Les Javanais sont passionnés pour leur théâtre; les représentations durent généralement toute la nuit et souvent pendant plusieurs nuits consécutives, sans jamais laisser la patience des spectateurs.

Dans les spécimens exposés par les Pays-Bas, nous trouvons seize figures du wayang pōrwa destinées, comme je viens de le dire, à représenter les personnages de l'âge héroïque des Hindous; parmi eux se trouve Brama, le roi Prabou Dasamouka, le seigneur aux dix faces, roi géant de Ceylan, le yama d'pati (seigneur des enfers), le patch denawa (vizir des démons), le ratou sabrang wetan (roi d'un pays d'Orient au delà de la mer), le rahden Kangra (l'ennemi mortel de Chrisna), etc., etc. Viennent ensuite quatre figures du wayang kēlitik, qui font partie d'un drame représentant l'histoire javanaise de Damar Woubau et de la reine Madjapahit. A côté des poupées du wayang, sont suspendus cinq masques peints de différentes couleurs et taillés en bois; ce sont des *topings* ou masques javanais; quelquefois les mythes hindous et les anciennes histoires javanaises sont représentées par des hommes

qui mettent alors ces topings sur leur visage. Dans ces pièces, les acteurs ne sont que de grandes marionnettes humaines, car jamais ils ne se donnent la réplique; ils se contentent de mimer la scène, tandis que le dalang récite l'histoire. Tous les masques que nous voyons figurer à l'Exposition servent à jouer la légende du prince Pandji, héros fameux et très-populaire dans toute l'île de Java. Les riches Javanais préfèrent, du reste, pour leur théâtre, les acteurs en cuir doré aux acteurs en chair et en os.

MARQUIS DE COMPIÈGNE.

## CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA : Continuation des débuts de M<sup>lle</sup> de Reszké dans *Guillaume Tell* (rôle de Mathilde). — Notre correspondant de Venise et de Trieste. — Réouverture de l'Opéra-Comique.

IL doit y avoir des personnes en nombre considérable qui n'ont pas encore pénétré dans le nouvel Opéra. A ne parler que des Parisiens, représentant un effectif de deux millions de spectateurs, il faudrait mille représentations pour qu'ils puissent tous passer sous les lambris de M. Charles Garnier. Et mille représentations, c'est une affaire de près de six ans.

La plupart ont pourchassé tout l'hiver ce plaisir tant souhaité. Puis ils se sont découragés et ont fini par *lasciare ogni speranza* à la porte des marchands de billets.

C'est que dans les premiers temps il était aussi difficile d'entrer à l'Opéra qu'à l'Athénée qui est fermé, ou qu'au Théâtre-Lyrique qui est brûlé.

Mais je suis porteur d'une bonne nouvelle.

En ce moment, il y a quelques places vides à l'Opéra! La chaleur en a chassé plusieurs amateurs parmi les plus douillets. Voyez ce que vous avez à faire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je sors de cette bouilloire et qu'après avoir enduré une chaleur propice à la culture des plantes grasses, je n'en suis pas mort. Je vais même beaucoup mieux ce matin.

C'est qu'aussi un double devoir m'appelait à l'Opéra : je voulais m'assurer de la façon dont fonctionnait le ventilateur, et apprécier le talent déployé par M<sup>lle</sup> de Reszké dans le rôle de Mathilde.

J'ai été suffisamment satisfait de la cantatrice, dont les poumons puissants comme des soufflets d'usine, lui permettent toutes les vaillances vocales. Mais le ventilateur n'a pas le souffle. On en avait tant parlé comme d'une merveille! Il est asthmatique, et voilà tout.

Plaisanterie à part, la raison n'est-elle pas choquée quand on pense que « dans l'état actuel de la science, » et avec tout l'argent dépensé à l'Opéra, on n'ait pas pu organiser un jeu de ventilation satisfaisant. Est-ce qu'on aurait voulu obéir à l'antique mais peu respectable tradition qui exige que les salles de spectacle soient inhabitables six mois sur douze? Un jour viendra pourtant où il sera remédié à ce lamentable état de choses; et alors nous paraîtrons de singuliers oncles à nos neveux quand ils apprendront que nous avions des lieux de plaisir qui pouvaient se changer en salles de torture.

Ce qui augmente peut-être le supplice quand on joue *Guillaume Tell* par la canicule, c'est la vue de ce Gessler tout emmitoufflé de fourrures. On a chaud rien qu'à regarder ce malheureux homme qui tient à avoir l'air d'une grosse martre zibeline quand rien dans la pièce n'établit que l'action se passe en hiver. Les feuilles sont même aux arbres des décors, et tous les personnages du drame sont habillés comme il convient dans la belle saison. Ne pourrait-on pas se procurer un Gessler d'été?

Mais c'est sur M<sup>lle</sup> de Reszké que nous devons surtout porter notre attention. Nous ne voulons rien diminuer de la joie qu'a dû ressentir la jeune et jolie cantatrice au bruit des applaudissements qu'elle soulevait. Mais nous persistons à croire qu'on ne la met pas en son vrai jour en lui faisant chanter Ophélie et Mathilde, qui sont des princesses un peu timides, quoique passionnées, et qui ont trop de tenue et de retenue. M<sup>lle</sup> de Reszké est douée

d'une nature plus « en dehors, » comme on dit au théâtre; sa voix, d'un timbre généreux, vibrant à l'excès, ferait merveille dans le rôle d'Alice, par exemple.

Il a fallu pourtant à M<sup>lle</sup> de Reszké une certaine dose d'habileté pour retenir cette voix débordante dans le fameux air « Sombres forêts, » lequel doit être chanté avec un calme mélancolique, et tout en demi-teinte.

La soirée a été heureuse à Lassalle, qui faisait Guillaume Tell; ses progrès sont manifestes, surtout du côté de la comédie; il semble s'être réveillé d'une sorte de torpeur qui, lors de ses débuts, ne lui avait pas permis de mettre en valeur tous ses moyens. Ce jeune chanteur tient déjà une place importante à l'Opéra.

Par ces temps torrides, où l'on a plus de force pour regarder que pour écouter, il est bien regrettable que le divertissement du premier acte de *Guillaume Tell* ait été dansé avec tant de négligence. Pas d'ensemble ni de sentiment du rythme. C'était un vrai défilé de gardes nationaux de campagne.

Par bonheur, M. le directeur était dans sa loge au moment du désarroi, et nous nous en fions à lui pour remettre au pas tous ces petits pieds révoltés.

— Nous suivons de près notre idée d'enquête sur l'incursion de la musique française en Italie. On a pu lire dans notre dernière chronique que nous aurons noué des relations avec la ville de Milan. Maintenant, et grâce à l'obligeance de M. G. L..., nous voici en rapport avec Venise et Trieste.

M. G. L... se met donc à notre disposition pour nous faire tenir tous les renseignements dont nous aurons besoin. Comme entrée de jeu, il nous écrit une sorte de lettre-préface qui n'a pas moins de cinq grandes pages et où il nous met au courant des généralités de la question. Nous voudrions avoir assez de papier blanc devant nous pour citer tout entier cet intéressant document. Mais nous pouvons toujours en donner quelques extraits caractéristiques :

« J'ai sous les yeux — nous dit notre correspondant vénitien — votre article inséré dans le *Monde illustré* la dernière semaine, et j'y lis votre appel aux lecteurs d'Italie pour vous renseigner au sujet des œuvres musicales françaises et de leur exécution sur les théâtres italiens.... »

« En Italie, on rend justice à l'élégance de la musique française, et surtout à plusieurs chefs-d'œuvre de votre répertoire, tels que *le Domino noir*, *la Muette de Portici*, *le Pré-aux-Clers*, *Faust*, *les Dragons de Villars*, etc... »

« L'auteur de *la Muette de Portici* est populaire en Italie, et surtout à Naples, où les habitués de San-Carlo ne peuvent oublier avec quelle passion et quelle verve plus méridionale que normande il a rendu ce chef-d'œuvre qui immortalise à jamais le nom de Masaniello... »

Puis notre correspondant nous donne de nombreux détails sur la situation acquise par le *Faust* de M. Gounod dans les répertoires des théâtres d'Italie, et il termine son récit en nous disant que « cette partition n'a jamais soulevé de violentes disputes, comme celles du *Lohen-grin*, que l'on appelle ici, en dépit des wagneristes (peu nombreux, du reste), *la musica del avvenire*, ajoutant *da eseguire da qui a cent'anni*. »

Ce que nous réclamons des dilettantes qui auront le dévouement de nous écrire, c'est l'abondance et la précision des renseignements. Qu'ils ne s'appliquent pas à ciseler de belles phrases, car nous ne pourrions nous retenir de les citer, et nous perdriions bientôt l'habitude du travail. Pour couper au plus court, nos correspondants pourront adopter le style télégraphique qui économise les mots et condense les idées.

Ceci dit, nous ne désespérons pas de faire bientôt connaissance avec quelques amateurs de Turin, de Gènes, de Florence, de Rome et de Naples.

— Après deux mois de fermeture, l'Opéra-Comique a repris ses travaux lundi dernier, avec cette affiche : *la Fille du régiment* et *Richard-Cœur-de-Lion*. Ce qui a pu frapper les badauds les plus insoucients, c'est que l'Opéra-Comique a commencé son relâche par une température moyenne de 18 degrés, et qu'il rouvre ses portes par 34 degrés.

ALBERT DE LASSALLE.



PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

LOGOGRIPE

m	g	b	f	t	t	r	b
je	gi	ne	fan	se	que	re	sin
de	le	que	cri	ha	me	la	dou
le	front	tr	is	pi	mon	te	pour
let	un	re	in	é	hi	te	e
mon	cerf	sur	nom	lo	dé	du	te
flots	tres	mar	daim	scin	fi	sin	je
et	git	dés	suf	cas	mets	rou	ront

Les touristes qui désirent visiter une partie de la Suisse, l'Oberland bernois, le lac de Genève, trouveront aux gares des chemins de fer de l'Est et de Lyon, au bureau central, rue Basse-du-Rempart, 50, et à l'Agence des chemins de fer anglais, boulevard des Italiens, 4, des billets à prix réduits, valables pendant un ou deux mois, avec arrêt facultatif.

*En France* : dans toutes les villes du parcours de la ligne de l'Est, et sur la ligne de Lyon, à Fontainebleau, Dijon, Mâcon et Culoz.

*En Suisse* : à Bâle, Olten, Lucerne, Alpnach, Biens, Giessbach, Interlaken, Thun, Berne, Fribourg, Lausanne et Genève.

Cet attrayant voyage peut s'effectuer en partant par la ligne de Paris à Belfort et à Bâle et en revenant par celle de Lyon à Paris, ou bien dans le sens inverse.

Les billets valables pendant un mois sont de 149 fr. 25 pour la 1<sup>re</sup> classe et de 116 fr. 20 pour la seconde ; les billets valables pendant deux mois coûtent 162 fr. 60 pour la 1<sup>re</sup> classe et 126 fr. 20 pour la seconde.

On imite, on contrefait la Benzine Collas. (Deux jugements et arrêts.) Exiger sur le flacon la bande verte déposée et l'adresse de la pharmacie C. COLLAS, 8, rue Dauphine.

Jardin d'Acclimatation — Bois de Boulogne  
Entrée : semaine, 1 fr. ; dimanches, 50 cent.  
Concerts dimanches et jeudis à 3 heures.

ESSENCE DE CAFÉ TRABLIT pour café à l'eau, café au lait, mazagran, crèmes, bonbons glacés, etc. Prix : 1 fr. 60. Cahen, 67, r. Jean-Jacques-Rousseau, Paris.

M. LOUIS ERNEST, dentiste américain. 1<sup>er</sup> prix Médaille d'or. Pose dents et dentiers sans crochets ni ressorts par un système perfectionné, inconnu en Europe. 24, CHAUSSÉE-D'ANTIN, PARIS.

CACHEMIRE DE L'INDE par Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 4, r. Auber.

Pour remplacer la flanelle, employer le NATTÉ HYGIÉNIQUE Chez Daniel, chemisier, 38, boulevard des Italiens.

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte  
RUE DU QUATRE SEPTEMBRE, 18, PARIS

SOURCE MORNY CHATEAUNEUF  
Eaux de table et de régime par excellence.  
Restaurants, pharmacies, dépôts d'eaux minérales.

EAU FIGARO Cheveux et Barbe teints en 8 jours. 5 fr. le flacon  
A la Société d'Hygiène Française, 1, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris

Voulez-vous être toujours JEUNE ET BELLE  
Employez la Veloutine Viard \* perfectionnée  
Sans altérer la peau, elle donne au teint éclat, fraîcheur et jeunesse.  
3 fr. 50 — 6 fr. et 10 fr. la boîte  
2, place du Palais-Royal et dans les bonnes maisons  
Bruxelles, M<sup>me</sup> Grévisse, 21, Montagne-de-la-Cour.



Guérison instantanée par l'emploi des lignes chimiques américaines de M<sup>me</sup> Viard. Brev. s. g. d. g. 3 fr. VIARD, 2, place du Palais-Royal.

EAU DE ZENOBIE SEULE PARFAITE P<sup>r</sup> RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX SEQUIN, 3, r. Huguierie, Bordeaux. PARIS: THOUREL, 17, r. de Buci, FAY, 9, r. de la Paix.

PÂTE ÉPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSER, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1<sup>er</sup>. PARIS.

CEINTURE contre le mal de mer.  
CEINTURE de sauvetage.  
CEINTURE pour monter à cheval.  
CEINTURE pour soutenir l'abdomen.  
CHARBONNIER, fab<sup>r</sup>, r. St-Honoré, 376. Assomption.

PARISINE Cette eau empêche les cheveux de tomber, de blanchir, et rend à ceux déjà décolorés leur couleur naturelle sans les teindre — Parfumerie parisienne, rue de Rivoli, 76, Paris. — 5 francs le flacon.

Pour éviter  
**L'HUMIDITÉ DES CONSTRUCTIONS**  
BRIQUES IMPERMÉABLES INJECTÉES  
Brevetées s. g. d. g.  
BRIQUES DE VAUGIRARD ET DE BOURGOGNE  
1<sup>re</sup> marque  
CESSION DE LICENCES  
Ch. SEBILLE, 6, quai de Billy  
PARIS

Annonces de MM. les Officiers ministériels

Étude de M<sup>e</sup> DE BIEVILLE, avoué à Paris, 52, rue Lafitte (successeur de M<sup>e</sup> Dromery).  
VENTE, au Palais de Justice, à Paris, le samedi 28 août 1875, à deux heures,  
EN SIX LOTS,

PROPRIÉTÉ contenant MAISONS, BATIMENTS, USINES, avec TERRAINS A BATIR contigus, A PARIS, 14<sup>e</sup> arrondissement, rue de la Tombe-Issire, 25 et 27, rue Darreau, 8, et boulevard Saint-Jacques, 33.

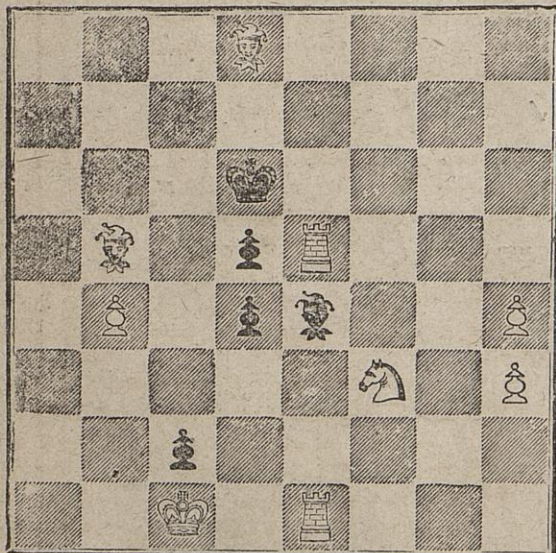
Mises à prix : 1<sup>er</sup> lot : 150,000 fr. ; — 2<sup>e</sup> lot : 40,000 fr. ; — 3<sup>e</sup> lot : 8,000 fr. ; — 4<sup>e</sup> lot : 12,000 fr. ; — 5<sup>e</sup> lot : 90,000 fr. ; — 6<sup>e</sup> lot : 25,000 fr.

Mise à prix totale : 295,000 fr.  
S'adresser à : 1<sup>o</sup> M<sup>e</sup> DE BIEVILLE, avoué ; 2<sup>o</sup> M<sup>e</sup> Miliot, avoué, 8, rue Grange-Batelière.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 571

COMPOSÉ PAR M. J. PIERCE



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 569.

- 1. D 6 T
- 2. D 1 T
- 3. D 6 FR
- 4. R 5 F
- 5. F 4 R ou 2 T, échec et mat.

(1)

- 4. D 4 D, échec
- 5. D 4 R, échec et mat.

2)

- 4. F 4 R ou 2 T, échec
- 5. D 5 F, échec et mat.

(A)

- 3. F 4 R, échec
- 4. F 5 D, double échec
- 5. D 1 TR, échec et mat.

(B)

- 2. D pr. P
- 3. F 5 F, échec et mat le coup suivant.

Solution justes : MM. L. de Croze; Kassioff; le café Central, Péronne; Misselieux.

Autres solutions justes du problème n° 568 : MM. Kassioff; le cercle des officiers du 22<sup>e</sup> dragons, à Proisy; l'imprimerie Lamy; le Cercle conservateur Granvelle, à Besançon; le café Cauve, à Cogolin; Ginez Rubio Lopez, à Castello Branco; le café Central, à Péronne.

Problème n° 567 : S. Exc. Francisco Tavares d'Almeida Proeng, à Castello Branco.

PAUL JOURNOUD.

Les Annonces et Insertions sont reçues  
Chez MM. L. AUDBOURG et C<sup>o</sup>, 10, place de la Bourse,  
et dans les bureaux du journal.

RÉBUS



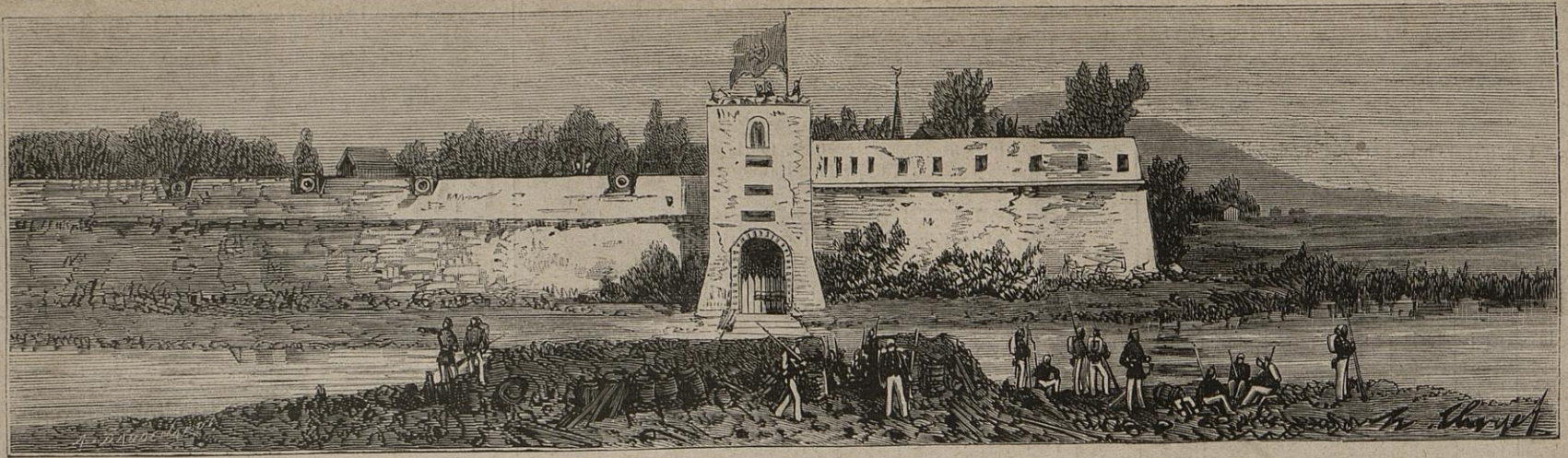
EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

To s, participons à l'élan généreux en faveur des inondés.

Le directeur gérant : PAUL DALLOZ.

PARIS. — IMPRIMERIE A. ROUILLIAT, 43, QUAI VOLTAIRE.





TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Le château de Trébigne, quartier général de Selim-Pacha.



TROUBLES DE L'HERZÉGOVINE. — Reconnaissance de lanciers turcs sur la route de Klobouk le long de la rivière la Trebintschitza.



Carte de la partie sud de l'Herzégovine, théâtre de l'insurrection, par M. Dick,